

Anne Cécile Lécuyer

Le Kaléidoscope

Nouvelles

Un Homme de Rien¹

Paris, 1986

Isidore, car il s'appelait Isidore, un nom je vous demande un peu - d'ailleurs il se le demandait -, ce que ses parents avaient dans la tête en l'affublant de ce prénom, bref un prénom comme celui de personne, *quoique à cette époque parce que maintenant*, mais quand on vous attribue un prénom vous dit-on qui vous êtes ? Non. Donc Isidore ou Personne - ou Rien allons jusque-là, et il y allait la faute à ses parents -, mit un disque sur le plateau et regarda celui-ci tourner.

Parenthèse, c'était l'époque bénie où on pouvait encore regarder tourner ce qu'on aimait et la magie de la musique avait un sens concret, mais cela nous éloigne, revenons au disque. Il tournait. Isidore, assis en tailleur devant la platine avait au moins la satisfaction d'avoir produit un mouvement, engendré du réel - le Réel, important, non ? -, et même du temps. Oui, pour une certaine durée il avait mis en route le temps. Et la magie de la musique voilà qu'elle était dans le tournoiement du disque, un mouvement parfait d'un moment parfait.

Satisfait, Isidore.

Reprenant le *Manuel anti-déprime*, il décomposa cette perfection.

UN, plante des pieds au sol. Bon, pieds nus le plancher est un peu froid, mais encore ? Est-ce cela qu'il faut constater ? Il est certain que le pied connaît la différence entre le bois, la pierre rugueuse ou le marbre. Pour être exact - et le manuel recommandait d'être toujours très exact - il eût donc fallu dire "le souvenir du pied", non pas même de

¹ Nouvelle parue dans la Revue *Psychiatries* n°77 - 2è trimestre 1987

celui-ci mais plutôt des orteils, d'ailleurs seulement le bout, et du talon, des cors du talon même - l'exactitude, l'exactitude -, souvenir mélangé d'épaisseur, de température et de résistance. Pas de nom pour ce mélange, passons. Genou droit, lui, en antéflexion ; à cette heure tardive pas encore de pyjama mais un caleçon flottant avec la sensation - légère - du mouvement de la jambe, d'un friselis d'air de la taille au sexe - *l'organe*, disent-elles -, après tout il aurait eu des ailes c'eût été à peu près la même chose, mais justement il n'avait pas d'ailes. Sans oublier les poils bruns frisés de la jambe dont il eut un instant la perception non pas consciente mais tout de même aussi nette que celle d'avoir des bras et des jambes.

Donc passage au DEUX - le disque tourne, le disque tourne, continue de tourner -, la main droite effleurant le bord de la table - par erreur ou pour rappeler celle-ci à son souvenir ? -. Familière la table. Quoique froide, ou froide quoique familière, le formica faisant miroir, *oui c'était l'époque*, son poli lisse n'est pas sans douceur. Un objet entraînant ici la chaîne des autres objets, le *Manuel anti-déprime* conseille de s'arrêter. *Reprenons*. Les doigts dans le vide cette fois, et ils sont tous là, un deux trois quatre cinq. Hésitants les doigts. Une merveille la préhension, et quand on songe au mammifère préhistorique venant ici de mettre un disque, on se dit que le *Manuel anti-déprime* n'est pas si bête d'avoir recommandé cette méthode. Isidore le félicita intérieurement au passage, puis continua.

TROIS. Les muscles du visage taillés dans la grogne. Longs, trop longs. Le front bas, la lèvre inférieure relâchée, étant entendu que tout cela était très sensible, même trop, à dire vrai il avait l'impression de porter son visage dans un panier, pendant la Révolution française, ils mettaient toutes les têtes dans un panier, ça devait être rudement lourd, et outre qu'il valait mieux ne pas avoir été dans ce panier-là,

Isidore se dit au passage qu'à défaut de savoir qui il était - la faute à ses parents -, il pouvait par élimination se dire qu'il n'était pas de ces guillotins. Une bonne chose. Il faudra en parler à l'auteur du manuel.

Passons au QUATRE. La jambe gauche en action à son tour - il y a trois mètres du fauteuil en cuir 1950 au meuble *Hi-FI*. Aïe, Attention à la chaîne des objets parce qu'avec eux les souvenirs -. Mouvement d'air un peu désagréable sur le torse nu, velu contentement bombé de la poitrine au passage - c'est là, disent-elles, que le mâle... -, forcément c'est l'été parce qu'à cette heure tardive... Le bras gauche, lui, *restons sur la gauche*, avait basculé d'avant en arrière avec cette sensation un peu idiote de n'avoir rien à faire, alors essayer de se souvenir vite qu'il existe, mais la tête - *tiens déjà le CINQ* - venait de se transformer en roche, sans mémoire, inanimée la roche, ce qui pourrait peut-être donner raison aux comportementalistes. *Passons.* Bras droit, lui, fléchi comme pour se protéger, le pouce et l'index délicats - "délicats", intéressant, pas de petit profit - tenant la tête de la cellule au-dessus du disque arrêté, la reposant à sa place, puis les deux bras cette fois, le disque dans son enveloppe, papier rêche, un autre disque - décision à prendre, Aïe -, et soulevant le bras, de l'aiguille cette fois, mouvement avant mouvement arrière, le bras reposé sur le disque... Où en sommes-nous ? SIX et SEPT ont dû passer en même temps. *Reprenons.*

Et de nouveau en tailleur devant la platine. Retour à zéro. Que disait le manuel déjà ? La rotation parfaite et si peu de... Non, la rotation douloureuse et tant de... Un homme du XXème siècle pourtant, pas un mammifère préhistorique c'est à préciser. Et devant une platine à plateau. Non, pas le laser. Trop facile. Pas bon pour la déprime. Il faut agir. Agir. Et Jean-Sébastien Bach, ou sa *Passion* surgie des caisses - des enceintes, oui, mais des caisses tout de même -, sa

Passion, son âme, ou son esprit - et quid de son corps ? -, enfin là encore le lexique ne peut dire ce qui de Jean-Sébastien Bach est dans la pièce. Mais *c'est* là.

Ici, le *Manuel anti-déprime* conseille d'aller plus lentement, encore qu'Isidore se fût dit au passage qu'il n'était pas non plus Bach, ce qui était à la fois terrible et réconfortant. Plus lentement car la rotation est douloureuse. Pensez, 15 millions d'années pour en arriver là ! Parfaite donc, en un certain sens. Encore que cet instant si mince, pour en profiter... Retour un peu plus haut, le cerveau va trop vite. Évidemment quinze millions d'années...

Reprenons : en tailleur. Avec tous les instants de ses instants antérieurs, quarante et un ans, trois mois et dix jours présents dans cette posture. Le compte des secondes il se dit qu'il pouvait le laisser pour une prochaine insomnie, elle ne tarderait sans doute pas. Quant à l'identité : énigmatique n'en déplaît au manuel. Enfin à son auteur, mais celui-là, on va le laisser un peu de côté et tant pis pour l'exactitude.

A vrai dire, le parcours mental qu'Isidore venait de suivre - tout à fait satisfaisant - méritait d'être repris. Le souvenir du talon, tiens par exemple, rien que du talon - laissons les orteils de côté pour l'instant -, gardait la trace d'une vieille verrue qu'il avait fallu opérer. Passons, disait le manuel, avec les souvenirs d'opération on ne sait jamais. Encore que, se disait Isidore, peut-être que reprendre à froid et calmement toute cette chaîne de souvenirs, outre que cela occuperait bien le temps, pourrait donner un indice d'identité : le médecin, l'infirmière, le père, la mère, les petits frères et autres ombres, vagues, à cet instant à la fois présentes et flottantes, voilà toute une série de gens qu'il n'avait pas été. Ouf ! Quoique à y regarder de plus près... *Retour au talon.*

Le talon donc, et sa verrue, ont senti l'éraflure du bois entre deux planches, un jour de colère - ne nous arrêtons pas, ce jour entraînerait avec lui toute une série de détails, amour et contre amour, et forcément la longue chaîne, terrible et quotidienne, de ceux-ci, oui bon, un jour il avait laissé tomber, enfin fait tomber, enfin jeté un vase, creusant la planche de cette plaie mortelle. Halte. Danger. Retour au disque. Au moins il tournait. Très bien. Très bon contre la déprime. Instant précis, instant satisfaisant, dit le manuel. Quoique, hélas, seulement un instant du temps. Nous y revoilà. Néanmoins rotation parfaite de *la Passion*. Ou presque, car sur ce point, la passion dans sa caisse - qu'elle y reste ! - ou surgie des caisses... Effroi, le parfait instant était une illusion. *Repos. Retour à zéro.*

UN. Isolons, disait le manuel. Isolez, décomposez. Décomposons. Les orteils donc, pour ne parler que d'eux - enfant il les regardait en éventail, heureux, flatté de posséder cette palme au bout de lui-même, palme chaude et d'un arrondi dégradé. Halte, trop loin, une d'elles un jour s'en était moquée... Sans aller jusqu'à ce souvenir déshonorant, le manuel le déconseillait (quoique ce jour-là le membre viril, c'était sur une plage, avait été tout à fait satisfaisant), il était certain qu'il avait omis, en décomposant, la pression légère du gros orteil sur un coin de tapis mal venu, ici venu d'Algérie, allons bon que vient-il faire ici celui-là ? -, tapis de laine grossière - qu'était-il allé faire en Algérie ? Tout un roman s'il s'embarquait de ce côté, bien sûr ce serait intéressant pour les insomnies, mais pour le reste... -. Trop. C'est trop, comment s'y retrouver ? *Revenons à la posture en tailleur.* Un instant parfait, la platine tournant, sans oublier les millions d'années pour y arriver...

Du calme.

La raison eût conseillé de s'arrêter là. Mais le cerveau tournait lui aussi. C'était gênant toutes ces omissions. Car

il y avait des omissions, si l'on veut vraiment être exact. Rien que dans le premier geste, tous les muscles de la jambe oubliés... Vérifier dans un dictionnaire le nom des muscles, une de ces jolies planches d'Écorché, filets rouges le long du corps, gracieux sur le papier glacé. Enfant il se fourrait le nez dans les pages du dictionnaire pour mieux sentir, ce qui est encore une autre affaire, sur le nez il y aurait beaucoup à dire, du moins *elles auraient dit*, elles en disaient beaucoup, mais *passons*. Tiens, l'Écorché, en voilà encore un qu'il faisait bon ne pas être. Agréable frisson au passage. Et ici terreur de la variété des destins humains. Car c'était bien joli de se reconforter, mais un peu rapide. Après tout il ne savait pas lequel lui était destiné. Agréable, c'est vrai, de n'avoir pas été - pour l'instant - écorché - ni égorgé d'ailleurs, mais tout de même quelle place pour lui dans la galerie des portraits ? Pour les nuits d'insomnie penser à réserver le compte des êtres humains probables depuis leur apparition sur la terre. Et ailleurs dans le cosmos. Cela pourrait faire le sujet d'une autre nuit blanche. Le manuel déconseille. Dommage. Une galerie d'Isidore comme lui ? "C'est un Isidore, voilà pourquoi" (voilà pourquoi quoi ? Mystère), disait la voisine quand il était enfant, quel âge il faudrait préciser parce qu'il finissait par avoir été enfant longtemps, et c'était aussi angoissant que les grains de sable d'une plage ces événements de l'enfance - à laisser à un psychanalyste possible -. "Un Isidore" donc, et c'était quelque chose semblait-il comme, faisons une liste, godelureau, freluquet, maquereau, cocu dupé, dupant, mec à voiture, frimeur faisant le dur, enfin toute la litanie des bêtes noires de la voisine. Quant aux sonorités du nom, manuels de linguistique à compulsuer, autrefois à la fac il aurait pu dire mais c'est loin, pourtant, pour plus d'exactitude il aurait fallu le dire, le mammifère préhistorique ayant, hélas ou pas, découvert le langage, et tant de siècles après lui Isidore, assis en tailleur, était

simplement un peu plus perplexe. Ce qui d'un côté offrait une certaine commodité de n'avoir pas à chercher, par exemple, sa nourriture plus loin que le frigo, à deux mètres de la table, sur lequel le matou ronronnait, oui il l'avait entendu, voilà pourquoi la sensation des orteils était tellement insuffisante, au passage il faudrait faire une incise pour le matou endormi, en boule comme ils font tous, mais l'oreille grise pointée - et pas dure l'oreille - vers lui. Ou encore l'avantage, quand on y réfléchissait, de ne pas avoir à se vêtir de peaux de bêtes (ici la récitation du poème de Victor Hugo, le 31 juillet pour les Prix. "Coupez", conseillait le manuel), de peaux de bêtes donc, et c'était peu confortable. Mais était-il plus confortable de voltiger à travers le temps depuis le mammifère préhistorique jusqu'à un homme prénommé Isidore - quel nom je vous demande un peu et d'ailleurs il se le demandait -, en passant par l'Écorché, tout cela pour avoir voulu vérifier dans un dictionnaire. En outre c'était vite fait de penser qu'il n'avait jamais été écorché, car après tout le fœtus surgissant, devenant nourrisson, mais avant de devenir, gluant et saignant, s'arrachant les poumons... Il est certain que le papier du dictionnaire humé quand il avait cinq ans - là on peut préciser - avait du bon.

Et pour les omissions Isidore avait oublié également - mais pourrait-on en faire le compte ? À voir pour une autre insomnie - tous les muscles de la jambe droite, le fessier, la hanche - une prothèse peut-être un jour ? Aïe terrain glissant parce qu'alors là l'identité... -, la taille ("bourrelée d'amour" comme elles disaient) et... Et quoi encore ? *Stop*.

Remontons, car tout est solidaire n'est-ce pas ? C'est bien là le problème. Mais on ne pouvait pas tout dire, il n'avait pas fait sa médecine, lui, ni retenu par cœur les planches de sciences naturelles avec leurs petites lignes rouges terminées par un point. Point. Ou point du tout. Ou point de rien. Quoique au passage il ait admiré, depuis le

mammifère préhistorique, la confection des dictionnaires, des encyclopédies, et constaté qu'on a fait du chemin, mais que lui Isidore, au bout du compte n'y gagnait rien, solitaire toujours aussi solitaire, assis en tailleur devant sa platine (tournant, la platine). Et encore, parce qu'il avait toujours été plutôt littéraire, il avait laissé de côté toutes les merveilles de l'électronique, et de l'informatique et de la bureautique et de tous les hics de ce temps, tout en sachant bien que cela eût pu faire la matière d'un long développement, omission irréparable en ce qui concernait l'exactitude de sa présence au monde et de sa place dans toute la chaîne des vivants, lui qui, appuyant sur le bouton du téléviseur, s'émerveillait, aussi sottement ignorant de l'itinéraire des images captées qu'un mammifère grognant de plaisir devant l'os abandonné par l'ennemi. Quel ennemi ? C'est à préciser. Et, tout se tenant, qui était-il lui qui ignorait tout ?

Du calme, disait le manuel. Retour à la position en tailleur, car entre-temps les genoux s'étaient agités, à cause des fourmis (autre chapitre, les fourmis qu'enfant il brûlait à la loupe, petites femmes à la file indienne - "indienne" allons bon voilà l'Inde... -, petites femmes sorties de leur trou - un régal à laisser à l'analyste -), dans les jambes donc les fourmis, forcément, quoique les yogis, allons bon il aurait décidément fallu passer par le chapitre de l'Inde et aussi ce qu'il connaissait de la géographie du monde pendant qu'il y était, de quoi occuper pas mal d'insomnies. Il pourrait par exemple faire le calcul en kilomètres, mais seulement en cas de morosité vraiment morose, les chiffres étant encore ce qui tue le mieux la pensée. À tort d'ailleurs. Rien de plus vertigineux que les chiffres. Mais on ne peut pas tout faire à la fois, c'est l'avantage au moins se dit Isidore qui prit au passage, il n'y a pas de petit profit, ce réconfort. Mais en additionnant tout ce qu'on peut additionner, il restait toujours ce rien ou ce tout

incontournable ou irreprésentable ou innommable, cette matière, cette chair molle d'un mètre soixante et quatorze et demi. Selon les jours. C'est vrai, il eût été possible de commencer par là, mais commencer ou finir, qu'importe dans la série du temps, à un point de la chaîne ou un autre où se trouvait cette innommable matière prénommée Isidore, ce qui fait un peu léger - pour en revenir aux sonorités, un prénom qui s'envole, n'est-ce pas ? - eu égard aux kilos qu'elle représentait, cette matière. Ici une lacune décisive, mais on peut parier qu'il l'avait fait exprès, car en effet Isidore pesait, et c'était pour les insomnies un véritable cauchemar, plus de cent kilos - combien d'insomnies par kilo ? -, le chiffre exact bien sûr manque. Peut-être entre cent et deux cents ? Oublié. Enfui. Enfoui. Ou jamais connu. Ou jamais le même. Mais peut-être, à défaut d'exactitude, ou d'identité, était-il possible de remplacer l'angoisse de l'Identité par ce poids de chair. C'était du moins ce que conseillait le manuel. Ou aurait conseillé. Et dans ces cent kilos et quelques tournait, tournait la pensée à une vitesse vertigineuse depuis quarante et un ans trois mois et dix jours et quelques heures de plus à présent, là on peut préciser. Omission de la date de naissance mais c'était l'été.

De quoi agiter son cerveau. Par curiosité vérifier le poids d'un cerveau pour les nuits d'insomnie, et compter le nombre de celles-ci est encore une possibilité à ne pas négliger pour les occuper. De quoi, donc, agiter son cerveau qui avait toute une vie derrière lui et toute la vie de tous ceux qui l'avaient précédé depuis le mammifère préhistorique, et qui, en ce point invraisemblable du temps, se balançait de droite à gauche et de gauche à droite (pas le cerveau, la tête à vrai dire, quoique le cerveau avec la tête) dans le parfait onanisme du nourrisson (psychanalyste s'abstenir, *non mais il ne faudrait quand même pas exagérer*, se dit Isidore dans un instant de rébellion).

Retour à la case départ ou au mammifère, ce qui ne l'avancait toujours pas quant à l'Identité - oui une majuscule pour être aussi lourde que tous ces kilos -, mais avec encore assez de nuits d'insomnie devant lui - peut-être, seulement peut-être, et combien d'ailleurs, un compte à laisser pour une autre insomnie - il pouvait espérer parvenir à un résultat, à condition de reprendre un à un, systématiquement, dans l'ordre et sans rien oublier, ce qu'il n'arrivait jamais à faire, tous les fils de toute la chaîne de tous ses souvenirs et des décors qui les comprenaient, parce que dans cette totalité seulement se trouvait l'Identité. La sienne au passage.

S'il en avait une.

Quinze millions d'années en ellipse pour arriver à ce point d'interrogation !

La Gare

Anywhere out of the World

Petits Poèmes en prose - C. Baudelaire

1998

C'était une gare. Une gare où aucun train ne s'arrêtait jamais. Il n'y avait rien d'autre que la longue voie ferrée et le ciel bleu, toujours bleu. Autour, les champs blonds à l'infini.

Une gare solitaire, cela ressemble à un individu après la mort de l'humanité entière, c'est aussi absurde qu'une série réduite à un élément, une espèce représentée par un seul animal, la façade d'une maison encore debout quand les autres murs se sont écroulés ou des traces de pas sur une planète inhabitée.

C'était donc une gare dépourvue de sens, comme si le monde n'était fait que de liaisons qui ne relieraient rien, un monde électrifié en quelque sorte. Cependant, elle était tout à fait semblable à n'importe quelle gare, avec un chef de gare et un sous-chef qui avaient un képi auquel ils tenaient beaucoup, et qu'ils mettaient avec zèle dès que le passage d'un train était annoncé, un numéro d'employé, un uniforme, une lanterne et un fanion rouge. Le premier avait des lunettes et une longue barbe, l'autre un air de bouledogue, mais ces particularités n'étaient pas forcément significatives et on peut les négliger. Il y avait aussi, bien sûr, les trains de voyageurs et de marchandises. Enfin autrefois, autrefois, car depuis..

Certes les voyageurs ne descendaient jamais mais ce n'est pas une raison pour penser qu'ils n'auraient pas pu descendre. Quant aux marchandises, on ne les débarquait jamais non plus, mais si elles étaient destinées à d'autres lieux, rien ne

prouvait pour autant qu'un jour les colis et les grandes caisses ne seraient pas déposés sur ce quai.

Enfin il y avait Pedro Bombito qui était toujours là à l'heure de passage DU train, car il y en avait un seul par jour. Aux voyageurs il faisait un signe comme s'il les connaissait tous, et d'ailleurs c'était peut-être le cas, les passagers étant toujours les mêmes dans une rotation à l'infini, comme si, et c'était ce que Pedro imaginait, ils ne venaient de nulle part et n'allaient nulle part, n'ayant pour résidence - illimitée - que ce train convoyeur et pour seule fonction d'être ses passagers.

A force, il avait identifié le coup de main un peu sec de la dame à l'éventail qui se penchait vers un enfant aux yeux larges et tristes, la sévérité désabusée d'un petit homme insignifiant qui avait pourtant l'air de prendre très au sérieux le livre ouvert devant lui, la mécontente d'un couple dont le mari surveillait avec fureur une belle jeune femme brune au regard obstinément absent, la détresse résignée d'une vieille fille en tailleur gris, les kilos exagérément optimistes d'une veuve aux yeux noyés d'indulgence douceâtre, la raideur d'un employé en costume étriqué et chapeau melon, et celle d'un ancien officier, l'un et l'autre incapables de détacher leur regard des minauderies d'une prostituée enroulée dans un faux renard roux. Ce que Pedro ne pouvait pas se dire et que cependant il percevait à sa façon c'est qu'il y avait là, dans un wagon unique d'un train unique, un échantillon d'humanité suffisant pour une infinité d'histoires possibles, peut-être autant d'histoires qu'il

y avait de variations à imaginer entre les uns et des autres. Quant à lui, il avait fini par tisser une relation très particulière avec ces êtres, une relation pour laquelle il faudrait inventer un mot nouveau qui suggérerait la rapidité et la profondeur du regard, l'éphémérité du passage et la variance invariante de la répétition, mais aussi

l'instabilité déchirante de ce qu'il pouvait sonder d'infini dans leur seule apparence. Une relation superficielle et profonde à la fois, installée dans un instant sans fin pour cette seule raison qu'il se répétait identique à la même heure chaque jour.

Lorsque le train avait disparu, happé par le bout de la voie ferrée, ce trou béant de l'horizon où tombent toutes choses, alors Pedro Bombito se penchait un peu pour voir la gare tout entière qui était la seule réalité, une étrange réalité bien sûr puisqu'elle semblait être le bout d'un monde qui ne commençait et n'aboutissait nulle part. En tout cas pour lui qui n'avait jamais mis les pieds dans un train - et pour cause puisqu'aucun ne s'arrêtait - et n'imaginait même pas que cela fût possible, se contentant d'une réalité qui en dehors de la gare se définissait par le seul passage. Finalement, pour Pedro, le monde n'existait pas, il était un spectacle, une séduisante fantasmagorie qui troublait un instant la blondeur des champs. Et c'était bien ainsi.

Quant aux trains de marchandises - autrefois, autrefois... - ils défilaient avec une majestueuse lenteur, porteurs de toutes les richesses dont la terre regorge, et de toutes celles que les hommes ont inventées. On peut dire que de cette façon Pedro Bombito avait à disposition tout ce qui existait, mais n'avait ni le désir ni la possibilité d'y toucher, ce qui, après tout, rendait sa vie moins dangereuse que beaucoup d'autres.

Tant de beauté pour un idiot ! Car Pedro était idiot, né de travers un soir de St Jean où sa mère avait encore trop bu avant de l'abandonner. On dira que c'est dommage, aux innocents les mains pleines, car il voyait défiler sans le savoir toute la succession des siècles, des dames à crinolines et des hommes en pourpoint... Une fois il avait même vu des bêtes préhistoriques. Disons qu'il voyait ce qui avait été se loger dans sa cervelle un peu au hasard - une lanterne magique

dans la tête d'un idiot... -, et cela aboutissait à des côtoiements plus cocasses que ne peut en inventer la fantaisie la plus débridée des romanciers. D'ailleurs, Pedro Bombito était à sa manière un créateur.

Certains jours, il voyait passer des guerriers, des chevaux, des marquises, toutes les images d'un abécédaire que la vieille Améline, l'ancêtre du village quand il y avait encore un village autour de la gare, avait fait rentrer dans sa tête à coups de bâtons, c'est pourquoi sans doute elles s'y étaient installées précipitamment et sans ordre, un cow-boy et un nain, un adjudant et une fête de village, la ligne bleue des Vosges et un mât de Cocagne, le tout mélangé aux règles d'orthographe - les carrioles et les charrettes passaient parfois avec un seul r - et aux expressions destinées à imprimer dans sa cervelle de citrouille les lois grammaticales *des cantines de fer et des serpents à sonnettes, des fils à papa et de la tante de Rosalie.*

C'est ainsi que Pedro était finalement l'être le plus riche. Riche de tout ce qui existe, existera et n'existe pas.

Quand le village s'était détaché de la gare, s'était installé à l'arrière - car on peut bien dire que la petite gare était restée comme le front de la lutte, le feu de la vie - Pedro Bombito avait continué à enrichir son abécédaire, un peu rapidement certes mais infailliblement déchiffré : les longs colis postaux, les containers bleus ou roses, mais aussi les amours en souffrance, les pleurs essuyés et les rêves de gloire de ceux qui, un instant, venaient se refléter sur sa rétine. La vieille Améline pouvait être fière là où elle était, car il y avait longtemps qu'elle avait quitté ce monde, et se vanter de lui avoir appris, quoique à coups de bâtons, l'usage des mots c'est-à-dire des choses qu'il collectionnait à présent dans sa mémoire avec un soin fervent.

Mais la véritable obsession de Pedro Bombito était, lorsque le monde entier aurait enfin achevé de défiler devant la petite gare et par conséquent aurait été absorbé par son album intérieur, la véritable obsession de Pedro, dis-je, était de devenir Dieu. Car il avait également appris ce mot-là. Il fallait de la patience pour que le temps et le hasard déposent un échantillon de chaque chose du monde en lui, mais tout allait assez vite parfois quand passait sous ses yeux un être complexe porteur des Cèdres du Liban, d'un sourire de Chine, de l'écharpe d'Isadora Duncan et des *Mémoires d'Outre-Tombe*, ce qui hâtait le bonheur et l'éternité de Pedro Bombito. Il suffisait après tout de saisir la contiguïté des choses pour venir à bout du monde. Ce à quoi il s'exerça. Sans hâte car il n'était pas pressé, l'immortalité lui étant promise. Il absorba enfin les couverts d'argent de tante Eugénie, les structures de la parenté et les lois de l'exogamie, le code civil, les douairières et l'oncle Sam, la Tour Eiffel, la grande Ourse, les Maréchaux de l'Empire, *Le Général Dourakine*, la retraite de Russie et *Autant en emporte le vent*. On objectera que c'était sans ordre mais pourquoi Dieu serait-il ordonné ? Quant à la petite gare, dans sa solitude immobile, n'était-ce pas sa vocation que d'abriter un Dieu ?

Un jour cependant, le monde entier s'étant lassé de défiler devant la petite gare, pressé d'aller ailleurs fabriquer d'autres Dieux - car il en faut pour tout le monde n'est-ce pas ? - alors Pedro Bombito resta avec sa *mémoire-malle-fourre-tout* de Dieu béat, l'œil fixé sur l'horizon enfin vide.

L'Amateur de Champignons²

à Jean-Pierre, le complice de toute une vie

Chantemesse, 1978

Ernest Revelon était amateur de champignons. Nul n'aurait pu dire d'où lui venait cette passion qu'on lui avait toujours connue depuis l'époque où il recopiait amoureusement les planches de l'Encyclopédie, coloriant durant des heures son travail avec un soin délicat et précis, jusqu'à celle où il en avait fait un art raffiné et exigeant. Non seulement il leur consacrait une pièce, véritable laboratoire où il les classait, les étalait, les séchait, mais il élaborait au cours des ans des recettes personnelles raffinées - chaque champignon, expliquait-il, était un individu qui réclamait une disponibilité et une attention totales si l'on voulait accorder à chacun l'accommodement et le degré de cuisson exacts -, recherche où entraient des éléments et des dosages complexes - un véritable ensemble de rites pour le profane -, les heures auxquelles il se levait pour les observer, le degré d'humidité de l'air dans la pièce qui leur était réservée, le doigté dans la cueillaison, la tenue qu'il revêtait (il avait peu à peu mis au point celle-ci et on ne le rencontrait plus dans les sous-bois qu'avec une vieille saharienne sur un pantalon mi-long, et - pour quelle mystérieuse raison ? - un foulard rouge toujours noué autour du cou qui l'avait fait surnommer par les envieux *le Baden Powell des bois*). Il allait également jusqu'à renoncer à une cueillette s'il ne se sentait pas dans l'exact état d'esprit requis, si quelque chose en était venu troubler la concentration. Quant à ses lectures elles étaient choisies à dessein de le mettre "en conditions", à le préparer soit à une veillée méditative, soit à un lever

² Nouvelle parue dans *L'Ingénu* n°5 - Printemps 1980

matinal acide, œuvres ferventes et philosophiques disait-il, qu'il s'agît de Bashô, Lao-Tseu, du Marquis de Sade ou du fataliste Jacques, en passant par Cervantès ou la bonne chanson verlainienne.

Dans le village on s'était habitué à cette silhouette courte et trapue qui marchait maladroitement dans la rue - en crabe eût-on dit -, comme si ses yeux, toujours rieurs mais dont le rire ne s'adressait à personne qu'à son rêve intérieur, fixaient toujours un point invisible au-delà des interlocuteurs et des obstacles, mais dont la démarche se faisait soudain élastique dès qu'il pénétrait dans les bois, mince et souple, avec cette agilité furtive des chats aux aguets.

Quant à sa distraction, elle était légendaire dès le collège où il ne relevait la tête longtemps après l'appel de son nom que lorsqu'une houle de rires secouait les bancs devant lui, car il avait l'habitude de s'installer tout au fond où il pouvait dissimuler dans son pupitre d'écolier les trouvailles de l'aube, trouvailles que par quelque miracle ou la protection du Dieu des forêts, il ne s'était jamais laissé prendre, la malveillance de ses camarades cessant semblait-il aux portes de cette mycologie sacrée et intimidante. Ils se rattrapaient en l'affublant de tous les surnoms, ou lui tendant des pièges, si bien que chaque porte de salle était pour lui l'entrée de quelque caverne obscure où l'attendrait un ennemi invisible et le voltigement de rires à peine étouffés. Rires niais qu'il méprisait, les laissant glisser sur lui, son regard myope ajusté seulement, une seconde, avec un éclat métallique étrange sur les coupables.

Plus tard les enfants l'appelèrent le fou. Les commerçants du village, quant à eux, l'accueillaient avec une affabilité excessive où passaient ironie et condescendance, "vous verrez qu'il finira par s'empoisonner" disait-on, et c'était pour

chacun une façon effrayante mais délicieuse de côtoyer la mort.

Des amis il en avait peu mais ils lui étaient attachés avec une foi fanatique. Curieusement ils avaient en commun de détester les champignons. Dont il ne parlait jamais avec eux. Il y avait Eulalie, professeur de mathématiques, vieille fille originale et discrète qu'il connaissait depuis les bancs de l'école primaire, et ils avaient ensemble, autour du télescope qu'elle avait installé sur sa terrasse, des conversations passionnées sur les astres qu'elle évoquait dans un parler bondissant et gourmand comme s'il se fût agi d'amants mystérieux. Il y avait Hector qu'il avait connu bien plus tard à l'Université, un grand sensible aux gestes gauches qui parlait peu et ne finissait jamais ses phrases comme si elles s'étaient épuisées en chemin, se contentant le plus souvent de le fixer d'un bon regard de chien attentif durant les longues soirées qu'ils passaient au coin du feu. Enfin il y avait Armand dont la parole lente et la langue archaïque et maniérée transformaient le sujet le plus banal en aventure extraordinaire.

Il avait pris l'habitude de les réunir chaque samedi soir et bien qu'ils ne s'entendissent aucunement entre eux. C'était des soirées où régnait une politesse forcée - voire excessive - mais qu'ils semblaient accomplir comme un rite indispensable dont curieusement aucun d'eux ne se serait privé. Armand fumait sa pipe avec hauteur, Hector tournait autour de la cheminée avec une nervosité de timide, quant à qu'Eulalie et Ernest ils se renvoyaient la balle en petites phrases qui semblaient éclore dans la pièce avec la préciosité irisée de bulles de savon.

Un de ces samedis, ils le trouvèrent en arrivant dans un état d'excitation fébrile, leur annonçant avec un air de mystère qu'il leur expliquerait tout après le dessert - car pendant le repas où *devait* (selon une loi que nul n'avait

édictée et qui en avait cependant la force) régner un silence recueilli, on ne parlait pas. Il s'agita encore davantage au moment de leur faire sa révélation, arpentant le salon de long en large avant d'entrer dans un discours confus où revenaient souvent les mots de "village abandonné", "ruines mystiques", "autel naturel", discours dont ils parvinrent vaguement à comprendre qu'au cours d'une de ses promenades dans les bois environnants, il avait découvert un lieu clos - "magique" ? "Druidique" ? Qu'avait-il dit exactement ? - où il voulait les mener.

Le samedi suivant, lorsqu'ils arrivèrent, ils le trouvèrent équipé de sa tenue de *chercheur de champignons*, violation choquante de cette espèce d'accord tacite qui s'était jusque là établie entre eux. Mais il leur fit signe de les suivre. Étrangement ils lui emboîtèrent le pas de vallons en vallons par une nuit pure où la pleine lune se détachait dans le ciel comme dans un dessin d'enfant. Ils arrivèrent enfin dans un lieu caillouteux autour d'un filet d'eau qui longeait un muret de pierres inégales, couvert de ronces, et sur lequel ils se hissèrent. Là, devant eux, se dressaient deux pans de murs entre deux autres à moitié effondrés. Il montait entre les orties une odeur de cimetière fade et humide, et des arbres, au milieu de ce qui avait dû être un jour une maison, poussaient avec cette aisance impudique de ceux qui règnent seuls à l'écart du monde. Un peu plus loin, où Ernest les attira avec un regard triomphant, le chemin creux aboutissait à une maison mieux conservée que la première et dont la porte de vieux bois grisâtre et pourri grinça comme un gémissement lorsqu'il la poussa tandis qu'intimidés ils n'osaient le suivre, comme paralysés sur le seuil de quelque lieu initiatique où les pierres enlacées par la végétation semblaient célébrer un mystère à la fois envoûtant et hostile. Au-dessus des murs à ciel ouvert les arbres faisaient un toit de verdure clairsemée et fragile, illuminée par la lune. Un

frêne aux branches vigoureuses enlaçait un des murs comme pour l'abattre dans un combat de titan. Dans un angle il n'était resté que le manteau verdi d'une ancienne cheminée traversée par le feuillage léger d'un charme, et par les ouvertures où étaient restés des gonds et des barreaux rouillés entraient des ronces épaisses qui semblaient se jeter à l'intérieur.

Ils restèrent longtemps immobile, plongés chacun dans une vision intérieure. La leur.

Eulalie était fascinée par l'élan à la fois tremblant et têtue du charme, la guirlande des lierres qui entourait les pierres d'une grâce fragile, et les mousses qui semblaient dérober au regard des cachettes mystérieuses. Peut-être, suggéra-t-elle, le village avait-il été abandonné à la suite d'une épidémie de choléra ? De toute façon, les murs suintaient une odeur de mort comme en ces marais où errent sournoisement la fièvre et la folie. Pourtant elle imaginait là des gestes familiers et heureux, le pain brûlant retiré du four dont on voyait encore la cavité, l'odeur de soupe du chaudron, le lent cortège à travers le temps de jours identiques illuminant le linge étendu dehors et le blond éphémère des chevelures d'enfants. Il y avait eu sans doute, dit-elle lorsqu'elle sembla s'éveiller d'un rêve, des mains posées sur des fronts brûlants, des gémissements tendres, et elle se mit à regarder avec attention et une certaine inquiétude une étoile maléfique dont elle avait souvent parlé à Ernest.

Hector, lui, pensa que les eaux avaient détruit le village dont pourtant elles avaient suscité la naissance. Il devait d'ailleurs s'agir ici, dit-il, d'un enclos de berger, et intérieurement il suivait la course de gros garçons rougeauds et essoufflés poursuivant les filles, somnolant sur l'herbe des prés, et guettant, les yeux mi-clos, le frôlement de leurs jupons entre les herbes craquantes de midi. Pourtant le lieu était malsain dit-t-il, et les pierres chancelantes semblaient

prêtes à s'effondrer comme ces squelettes soudain réduits en poussière dès qu'on les touche.

Quant à Armand, il croyait plutôt à un hameau catholique cerné par les protestants et il se mit à rêver - tout haut - de guerre et de mort, d'hommes forts et rusés, ridés par le soleil, et chantant haut avec une gravité mâle, leur messe comme un défi.

Ils étaient à nouveau séparés dans leur rêverie, et Ernest les regardait avec l'orgueilleuse satisfaction d'avoir révélé en chacun une vérité différente et secrète. Ils semblaient soudain avoir dépouillé non seulement leur écorce de politesse - et leurs rares paroles devenaient acerbes et provocantes - mais de multiples couches superficielles sous lesquelles ils se cachaient jusqu'ici.

Il sortit alors de son sac et posa sur ce qui restait ce cheminée un plat de champignons : c'était là, leur dit-il avec une émotion retenue, son chef-d'œuvre, ils ne pouvaient lui refuser d'y goûter, et ils s'installèrent chacun sur une pierre, commençant à manger avec animation contrairement à leurs habitudes, ivres peu à peu d'une sorte de soulagement exacerbé par l'épuisement, comme si s'étaient soudain écroulées les murailles qui les séparaient, flottant dans une sorte de voile transparent qu'ils peuplaient d'ombres anciennes, redoutables et fascinantes à la fois.

Sans doute - on peut le penser, je le propose - veillèrent-ils très tard, unis dans un discours délirant où chacun allait à la rencontre de son propre fantôme, attendu, deviné, apprivoisé.

L'innocent du village qui battait tous les jours la campagne, les découvrit, tous les quatre raidis dans une expression de félicité commune. Pourtant ils étaient morts,

dit le rapport du médecin, empoisonnés. Mais ils ne semblaient pas avoir souffert.

Eulalie, allongée sur le dos, fixait le ciel avec extase, Hector s'était à demi caché sous une des pierres de la cheminée, et Armand avait étrangement du sang séché sur le cou, nul ne comprit pourquoi, peut-être avait-il lutté avec les ronces, dit quelqu'un.

Quant à Ernest, avec un air de fierté mêlé à un attendrissement paisible, il tendait la main vers une pierre immense, comme un autel, au milieu de laquelle trônait un champignon inconnu de tous. On cherche encore.

La Nuit de Mucuchachi

à René

Pueblos del Sur - Venezuela, 1992

Ce devait être la nuit qui diffusait quelque chose de particulier. Ce que d'aucuns appelleraient peut-être sa magie. Une légende vénézuélienne prétend qu'une fois l'an la nuit appartient au Diable. Pour celle dont je parle, je ne jurerais pas que ce ne fût point le cas.

La montée avait été éprouvante à travers les *Pueblos del Sur* et jusqu'à trois mille mètres où le *frailejone*³ tapisse de sa fleur jaune veloutée la montagne aride. Il y avait aussi les chemins secs et les ornières, des arbres barbus aux fleurs flamboyantes dans le contre-jour d'une vallée, et parfois l'ombre géante d'un de ces monstres que les Andes font surgir d'une terre rousse et violette à la fois qui ressemble plus à un monde lunaire qu'à notre planète. Mais un peu avant *Mucuchachi*, tout était devenu plus facile, on entrait dans la riante et riche vallée du café. Une richesse certes déjà ancienne, et aujourd'hui mal insérée dans les circuits commerciaux, mais qui avait laissé des traces, vastes maisons aux patios recouverts d'*azulejos* lumineux que le paysan monté au village sur son âne contemple rêveusement, avec envie et fierté, comme si cette dernière rejaillissait un peu sur lui.

Juana Benita était la fille d'une de ces vieilles familles du café, mais nous y reviendrons.

³ - fleur duveteuse, sorte d'edelweiss.

C'était jour de fête, nous l'ignorions. Le Diable, lui, le savait, puisqu'il avait décidé de prélever sa dîme, comme il est normal en telle occasion. Le temps de trouver un gîte pour la nuit chez une habitante qui avait décoré le mur où se trouvait son hamac, face à une courette arpentée seulement par quelques poules, deux chiens galeux et un perroquet en guise de spectateur, d'un chromo représentant l'île italienne de Stresa - à chacun son exotisme -, chromo dont on pouvait se demander si elle le tenait d'un aïeul ou bien de quelque étranger de passage qui le lui aurait offert en reconnaissance - ou pour payer son séjour ? - ou encore si elle l'avait acheté à la foire locale dans un de ces sacs remplis d'objets hétéroclites que transportent ceux qui font ici office de bohémiens, le temps donc de trouver un gîte et nous sortîmes en reconnaissance.

Le village se réduisait, comme partout au Venezuela, à la place Bolivar - avec bien sûr au centre la statue du *Libertador* -, dont partaient en étoile quelques rues, les unes vers la montagne, les autres vers la rivière et son pont au reste détruit.

Quant à moi, je sortis mon matériel de peinture devant l'église et j'eus vite une cour de galopins soudainement rendus à leur primitive condition d'anges, bouche bée d'abord, puis s'enhardissant timidement à poser quelques questions. Je compris à celles-ci que les uns s'émerveillaient de voir surgir un double de ce qu'ils avaient sous les yeux - où étaient pour eux les frontières de la réalité et de l'imaginaire je me le demandai -, et les autres s'inquiétaient de ce que j'emporterais loin, dans mon pays, ce double que d'une certaine façon, je leur volais.

C'est ainsi que, trop occupée, je ne devinai rien de ce qui se tramait avec la montée de la nuit. Mais, de toute façon, en parfaite étrangère, je n'y eusse rien compris et mes compagnons non plus. Peu à peu, le jour s'étant obscurci, je pliai mon matériel et vis soudain que chaque coin de porte ou

de rue était habitée de façon plus silencieuse et secrète à mesure que l'ombre tombait. Il y avait quelques groupes mais aussi des solitaires qui tiraient consciencieusement sur leur cigarette, hommes ou femmes, et semblaient attendre, avec cette agaçante impassibilité de ceux pour qui la vie se réduit à du temps pur. On eût dit que tous avaient été aspirés par la nuit et placés là à un poste qu'ils occupaient avec la solennelle attention de qui ne veut pas déroger.

Le Diable vous dira que les femmes étaient venues en premier, traçant le sillage, si bien que leurs parfums se trouvaient mêlés d'enivrante façon à celui du café torréfié à travers une étrange brume de terre. Mais c'est faux, elles avaient su au contraire se faire attendre comme au théâtre, avant de placer leur beauté dans la loge d'une porte éclairée de biais par quelque réverbère qui ne laissait deviner qu'un peu de chair.

Celle que tout le monde avait guettée c'était la Juana. Je ne pourrais vous la décrire, je ne l'ai qu'entr'aperçue cette nuit très particulière dont je parle, mais elle était belle forcément puisque deux hommes se sont entre-tués pour elle et que tous les autres l'eussent fait volontiers. Ce que je vis, ce ne fut qu'une étoffe rouge satin tendue par la pointe des seins, et quelques plis de tissu sur le ventre où venait se loger la fin d'une longue tresse brune. Juana Benita que la vieille aristocratie du café avait élevée dans une haute idée d'elle-même et de valeurs qui faisaient fi de la vie si celle-ci n'était infusée d'extraordinaire, avait fini par retenir - m'a-t-on dit, car je ne connus cette partie de l'histoire que par les rumeurs plus ou moins grossies du lendemain - deux prétendants si acharnés, si follement amoureux qu'elle devait ce soir, au terme d'une longue série d'épreuves, accorder sa main à celui qui lui offrirait, au milieu de la fête, la mort de l'autre.

Innocente étrangère, je me laissais entraîner par la séduction et le rêve de cette robe rouge émergée de l'ombre si près de moi et qui me suggérait plutôt quelque connivence avec le bordel voisin et ses flonflons déjà perceptibles lorsque parut enfin le curé et une cohorte d'enfants, parmi lesquels bon nombre de mes admirateurs éphémères, et je m'allongeai alors sur un banc, laissant leurs chants me pénétrer, goûtant l'infinie sérénité du ciel au-dessus d'un minuscule village coupé ou presque de toutes les voies de communication, du moins assez pour que soient dissuadés de passer par là les commerçants et bon nombre de touristes, caressant même l'illusion stupide que mon anonymat géographique et ce qu'il contenait de si évidemment dérisoire, était magiquement voué à la paix, comme si les ambitions humaines et leur vanité eussent dû s'arrêter au seuil de cet îlot privilégié. Je devais être la seule à rêver ainsi. Nul ne semblait renoncer pour quelques étoiles à l'épaisseur brutale de la vie. Réalité à laquelle me ramena le coup de feu qui brutalement déchira la nuit.

Mais le plus étrange, ce fut le cortège qui porta Juana en triomphe, torche de vie et de passion sous les réverbères, soulevée par les supporters du vainqueur, tandis que l'autre clan faisait retentir ses lamentations. Et l'on dit qu'au banquet de mariage aussitôt célébré, une place resta vide. Celle du Diable, sans doute, parti chercher aventure ailleurs. On peut penser qu'il n'a pas eu à chercher longtemps.

Fragile Éternité

Merida, 1992

A Elvira et Julio Florez, à leur pays.

Au domaine d'Hato el Frio (Venezuela)

Machinalement, Alejandro relança le mouvement du hamac. Les pales du ventilateur froissaient légèrement l'air au-dessus et autour de lui avec la régularité lancinante du vent ou de la pluie. La chaleur se pressait au bord de cet îlot protégé, microcosme sinon frais du moins aéré, en contraste avec la torpeur dans laquelle le reste du monde avait sombré. Depuis combien de temps ? Il l'ignorait. Ici, le temps était une réalité négligeable.

Le reste du monde, c'était le domaine *Hato el Frio*. Quatre-vingt mille hectares de *Llanos* parsemés de vaches efflanquées, longues terres, marais bruissants, touffes d'herbes animées, rivières et bois, arêtes sableuses, horizon de plaines sèches, paillasse jaune délavé où s'insinuaient des verdure d'eau plissées, mouchetées, hérissées de joncs ; de temps en temps des bosquets marinant dans une odeur fauve ou bien, surgies de la rousseur du sol, quelques palmes décoiffées à vent contrariant. Un monde dont le propriétaire avait fait une réserve biologique qu'Alejandro révélait aux quelques rares touristes. Singes *araguatos* à l'entrée de la station, cochons d'eau *chiguïres* que leur balancement lourd fait ressembler à de petits ours entre les jacinthes d'eau où ils pataugeaient devant les spatules rosées acharnées à fouiller la vase sous l'œil placide des tortues et des caïmans immobiles, tatous caparaçonnés, fourmiliers, crocodiles, lézards et iguanes. Immenses étendues où courent des chevaux

sauvages et des cerfs entre les vaches paisibles, terres à pumas, jaguars et ocelots où patrouillent vautours et autres rapaces à l'affût d'une aubaine, enfin toutes les plages où vibrent les oiseaux, les deux cent quatre-vingts espèces d'oiseaux qu'Alejandro commençait seulement à connaître.

À force de vivre aux marges de ce monde habité, fouillant, furetant de la jumelle entre les remous d'herbes et les plissements d'eau, il connaissait les heures et les coutumes d'une circulation où les uns passaient entre les autres avec circonspection, espèces vertes et furtives, espèces ailées, légères et battantes, les lents, les forts, les lourds et les freluquets, les silencieux, les guetteurs et les maraudeurs, les frivoles et les rusés, tous se contournaient, se surveillaient, se frôlaient. A force aussi de se tenir à la distance du désir à suivre les lignes et les traces de ces circonvolutions rythmées, il se représentait cet ensemble en équilibre éphémère comme un monde parfaitement sphérique où tout reviendrait toujours au point de départ, souffles, énergies, mouvements de monotone obstination, échange harmonieux de peurs et de fureurs qui le laissaient en exil au bord de ce monde étrange. Son regard s'en était empli d'une dure et sombre nostalgie. Aussi vastes que fussent les plaines, elles se fermaient sous ses pas et il avançait dans des lieux prestement déshabités dès qu'il approchait.

Il lui restait l'étude. Les livres à l'heure de la sieste et la récapitulation mentale de ses découvertes. Il savait dans quel marais s'enfouit le tamanoir, dans quelle cache humide se glisse l'anaconda, sur quel *saman* vénérable est le promenoir des singes à barbe, où se trouvent les pouponnières à cigognes du *Macanillal*, les landes aux chevaux sauvages, les bras de l'*Apure* où dansent les lamantins et les dauphins de l'Orénoque, et le dortoir aux oiseaux incendié de rose le soir. Il savait repérer de loin les petites chouettes de terre au bord des trous abandonnés par le tatou, les traces de

l'ocelot et du puma, le rapace fondant sur le bébé cigogne tombé du nid, le tatou dans la gueule du caïman et la retraite diurne du hibou insectivore. Il savait qu'à cette heure la plage chaude accueille côte à côte la masse nonchalante des *chiguïres*, la coque des tortues d'eau et les caïmans comme des statues d'acier dans leur armure couleur de sable et d'argent, la gueule ouverte occupée à réguler la température figée sur un temps infini, ou un monde d'où aurait disparu cette dimension. C'était peut-être, d'ailleurs, ce qui donnait à l'ensemble du domaine sa particularité et ce qu'Alejandro aimait tant. Aussi lui semblait-il parfois avoir été happé par un trou noir. Ici, à l'écart de tout, il pouvait apprendre à déchiffrer les signes d'une vie codée, d'un monde de stratifications et de juxtapositions où venaient s'insérer des milliers d'oiseaux, gobe-mouches, martins-pêcheurs, ibis noirs, blancs, rouges, spatules friandes de crabes, aigrettes, cigognes, jabirus, hérons et butors, poules d'eau, canards oisifs, "veuves aux longues jambes", les fières oies de l'Orénoque qui secouent leurs pattes avec des grâces de précieuses, enfin toute une densité d'ailes pâles, brunes, bleutées, rosées, cendrées, qui viennent s'affairer entre les roseaux, bruire et s'envoler soudain à cris têtus, pages fragiles entre la terre et le ciel.

Oui, tout un monde d'oiseaux.

Il semblait parfois à Alejandro qu'ils étaient comme des traits d'union entre les lieux les plus éloignés du domaine et faisaient la jointure de tous les éléments, coursiers des airs, messagers, colporteurs, fureteurs des eaux et des herbes, troupes toujours à sillonner l'espace, inspecter les arbres en assemblées de péroreurs, *tautacos*, *taros-taros*, *gente-gente*, et tant d'autres que leurs cris identifiaient et qui glissaient leur existence ironique et brève au cœur de la pesanteur. Du domaine ils étaient le charme. Génies du lieu.

Il relança son hamac avec un peu plus de vigueur et de nervosité, perdu dans son rêve d'oiseaux dont il était devenu avec le temps une sorte de chasseur amoureux et paralysé. Monde clos et pourtant infini qui le happait comme si la terre n'était qu'un immense craquèlement de chaleur et d'humidité, une lenteur infiltrée, un mouvement reptile, un appel à se faufiler, s'engouffrer sous les tignasses d'herbes brûlées et ses plaques de carapace mouvante à la saison des pluies, et parce que survivre ici c'était se fondre aux vies imbriquées, aux niches superposées par mégarde ou prudence, chaque pas donnant la sensation d'avancer entre des effrois d'ailes, des affolements de pattes en retraite précipitée derrière une sorte de peau élastique qui laisserait deviner les battements de respirations ralenties et des myriades d'yeux aux aguets autour de l'homme qui avance. Alejandro restait toujours émerveillé par l'art de ces vies furtives à trouver les fissures d'herbes et d'eau, à se glisser entre les mâchoires, les crocs et les becs, à poser enfin dans le moindre interstice une brève tranquillité d'existence. Il avait appris à traverser ce monde de la même manière, à observer les secrets de la terre dans une patiente intimité, à en accepter les brûlures, les insatisfactions, les replis en attente de mouvement, comme la prudente ruse de ces vies à peine perceptibles.

Aussi était-il toujours pris entre son amour farouche du domaine et son enthousiasme à en faire partager l'émerveillement. Parfois il voulait s'enfoncer dans la seule contemplation pudique, dans le courant de l'existence pure, loin des humains et de leurs bruyants commentaires. Il était alors en proie à une irrépressible mélancolie lorsqu'il devait exhiber à quelques groupes de touristes le fourmilier qu'on voyait s'enfuir au fond des marais et l'anaconda qui déserterait sa cache le lendemain. Même l'enthousiasme enfantin de ses visiteurs ne trouvait pas grâce à ses yeux : que feraient-ils de leurs découvertes dans un coin de leur

mémoire ? Où déposeraient-ils ce savoir inutile dans le monde trop ordonné où ils vivaient ? Parfois aussi il se lassait de ce rôle de répétiteur, de maître d'école, de ces questions affamées, de cette curiosité qui n'était finalement à la recherche que d'un peu de piment, et on le voyait se hâter avec une sorte de rage intérieure vers son bungalow. Il se disait aussi que rien ne pouvait être touché sans destruction, que toute beauté est solitaire.

Il s'arracha brutalement au hamac et à sa rêverie amère. Dehors le soleil écrasait encore tout l'espace et de la terre montait une odeur de plantes poussiéreuses desséchées. Un groupe était là qui l'attendait, Antonio et sa famille, un photographe espagnol qui travaillait pour une revue consacrée aux animaux. Il les conduisit à leur habitation avec une civilité gauche et leur donna rendez-vous pour le lendemain. La solitude avait fini par donner à ses gestes une brusquerie qui trahissait cependant moins d'hostilité que de désarroi et il resta quelques instants à les regarder, vaguement attiré par eux et vaguement en retrait.

Huit jours durant ils parcoururent le domaine matin et soir, s'arrêtant à la demande d'Antonio pour saisir le *caricaré* en vol ou les ibis retirant des pattes précautionneuses des marais. Il fallait au photographe apprendre la distance à partir de laquelle l'oiseau s'effarouchait ou saisir assez tôt l'instant fragile d'une envolée. En l'observant Alejandro découvrait une autre façon de guetter les êtres, non pour découvrir leurs secrets mais pour les arrêter sur la pellicule - les éterniser, se dit-il - dans une intensité fugace, précieuse seulement parce qu'elle ne servirait à rien. Plus il l'observait, plus il prenait conscience de la patience infinie, l'intuition d'une sorte de tendresse, le regard perçant et précis nécessaires pour saisir et concentrer le temps en un point infini par la métamorphose d'un regard intérieur.

Lorsqu'Antonio et sa famille prirent congé de lui et qu'il ferma la barrière blanche du domaine derrière la voiture qui s'éloignait, il regarda s'en aller celui qui emportait avec lui, dans une minuscule boîte noire, sa fragile éternité.

Une place au soleil

Nouméa, 2012

Aux pieds des tours de Magenta, il y a cette immense pelouse. J'ai aimé tout de suite. Le *terrain vague* comme on dit. Ça aussi j'aime. Qu'on puisse l'appeler ainsi, parce que ce terrain – et tous ses frères – ce terrain, oui, est *vague*. Bien sûr on n'y pense jamais quand on la prononce, cette expression, pas même celui qui l'a inventée, comme ça un jour, parce que ça lui venait devant une étendue qui était là pour rien et pour tout, et ensuite hop elle a fait son chemin et tout le monde peu à peu l'adoptait au passage : c'était ça, c'était exactement comme ça qu'il fallait l'appeler ce genre de terrain. Le gars, celui de la première fois, il avait eu une fichue bonne idée, il avait eu le mot heureux, il avait pêché dans son épuisette ce genre d'impressions qui se carapatent toujours à toute vitesse dès qu'elles vous traversent. Cette fois au panier, tenez-vous tranquilles ! D'ailleurs plus personne ne se demande ce qui bouge à l'intérieur de cette expression, c'est ça l'avantage. Juste, vous savez, comme si on était frôlé par des ombres quand on la prononce, comme lorsqu'en avançant dans une pièce qu'on croyait inhabitée, on découvre qu'on fait s'enfuir des présences invisibles.

Habité quand il est vide, voilà ce qu'il est le terrain *vague*, habité par qui veut, souvent le temps de trois petits tours et puis s'en vont. Par des *vagabonds* forcément, des *gens du Voyage*. Tiens en voilà une autre expression bien trouvée – de vrais poètes ces inventeurs de mots, on devrait les décorer, seulement voilà, leur invention se propage si vite qu'on ne sait plus qui en est l'auteur –, forcément le voyage a ses gens à lui, des gens à part, pas comme les autres. Vous

savez, ces forains avec leurs cris de fauves, leurs têtes à l'envers, leurs roulettes et leurs chapiteaux rutilants placardés sur tous les murs du village, ces affichettes qui avaient un air de fête autrefois, et d'école buissonnière à dérober aux parents, alors on allait traîner en douce sur le champ de foire, oui, parce que c'était sur le champ de foire, pas de *terrains vagues* à l'époque, des terrains bien sûr un peu partout, mais occupés à quelque chose, ou, s'ils étaient vides, ils étaient là pour qu'on rêve de ce morceau de nature dans le village ou la ville, ils n'étaient pas encore « vagues » non, pas encore destinés à tout ce qui voudrait bien y passer. Il y en a que ça dérange, mais nous les enfants on aimait beaucoup. Aujourd'hui, on dirait plutôt « la zone », pas mal trouvé non plus, la zone de quoi c'est ce qui n'est pas précisé, à remplir de ce que vous voudrez, le meilleur et le pire bien sûr.

J'en reviens à mes *gens du Voyage*, parfois des *Roms*, des gens à part aussi avec ou sans cirque, ceux qu'on déloge dès qu'on peut – tiens, au passage, autrefois on disait « romanichels », finalement je préférais, ça sonnait étrange, clair et joyeux comme ces drôles de gens qui, supposaient les enfants, ne savaient que danser, rire et parler très fort la nuit autour d'un feu de bois, et qui les faisaient rêver. Ces « belles étrangères » à la « marche légère » qui, imaginaient les poètes, plantaient leurs yeux d'un noir profond dans les vôtres, magiciennes ou séductrices (est-ce que ce n'est pas la même chose ?, D'ailleurs elles avaient des « *accroche-cœur* » sur le front n'est-ce pas ?), à présent on a même rogné leur nom, *Rom*, pour s'en débarrasser très vite, et d'eux au passage, en le prononçant.

Et il y a aussi tous ceux qui viennent tâter le terrain, voir s'ils ne pourraient pas s'y poser un peu en douce, clochards, immigrés, *bidonvilleux*, et tous les « sans », sangs mêlés, sans papiers, sans logis. Mais non il est « vague » le terrain, on ne s'y pose pas justement, c'est la loi, circulez.

Autant dire qu'il y a tant de monde dans un terrain vague qu'il faut se frayer un passage même lorsqu'il semble vide. Je n'ai jamais pu en traverser un sans avoir l'impression de déranger. Sur celui-ci non – celui de Magenta –, aucun cirque ni *Roms*, ni immigrés, ni squatters en tous genres, juste les familles du dimanche, vélos et pique-nique compris, et quelques jeunes en semaine qui le traversent en traînant leurs claquettes. Il n'attire pas les foules, sauf les jours de grand *bougna*⁴, ou lorsque les amateurs de foot du stade Numa-Daly de l'autre côté, viennent y garer leurs voitures les soirs de matches.

Et pourtant c'est un « terrain vague » *possible*. Ou un terrain plein de possibles, un mot est un mot n'est-ce pas ? Quand je le regardais du haut de mes fenêtres, c'est ce que je pensais.

Elle aussi sans doute.

Sitôt franchie la passerelle rouillée, effondrée, qui n'a jamais été réparée, si bien qu'on la monte ou descend à 30° en évitant les jours de pluie – d'ailleurs ces jours-là, le terrain est transformé en immenses flaques, et on ne voit presque plus l'herbe, sauf sur quelques buttes, est-ce qu'il est encore « vague » alors ? –, j'avais l'impression de partir en voyage – l'étendue déserte sans doute, un lieu pour tous les rêves –, de partir à l'aventure.

Elle aussi sans doute. C'est pourquoi.

Comme tout le monde j'y passais pour rejoindre les quelques boutiques de la rue Gervolino et la plage de Magenta, c'est un

⁴ Plat traditionnel des Mélanésien, le bougna est cuit lentement dans un four typique du pays composé de pierres. Le plat est entouré de cailloux chauffés à blanc et recouvert d'une couverture végétale. Les ingrédients y passent plusieurs heures, enveloppés de feuilles de bananiers. Les principaux ingrédients sont : du poulet, du pigeon arboricole ou le collier blanc, du poisson ou de la roussette accompagnés de taros, de bananes poingo, de patates douces, d'ignames, de tomates, le tout arrosé de lait de coco...

bon raccourci. Un lieu de passage réduit à sa plus simple expression : l'espace devenu du temps. Comme s'il n'était destiné qu'à cet usage d'ailleurs, les pas de ceux qui l'empruntaient avaient fini par dessiner un sentier étroit qui tranchait en deux le terrain – un champ régulièrement fauché, quelques niaoulis et une butte boisée –.

Mais la vraie raison – pour moi – c'était d'être là, au milieu de cette vastitude, seule, devenue une silhouette perdue au milieu de la piste pour ceux qui à présent regardaient de leurs fenêtres.

Pour elle aussi sans doute. C'est pourquoi.

Elle d'ailleurs, avant de la croiser sur le terrain – souvent –, je l'avais observée du haut de mon dixième étage. Chaque jour à la même heure, elle arrivait du côté opposé aux tours, progressant lentement. D'en haut, de mon balcon, une ligne, un tracé mystérieux, comme lorsqu'on regarde un insecte qui grignote du terrain et avance – avance vers quoi ? –, elle aussi avait l'air de gagner sur les obstacles. De suivre une trajectoire rituelle : la partie caillouteuse à l'entrée, puis la bande étroite de terre dégagée par les piétinements jusqu'au centre du terrain. Une trajectoire fixée d'avance, celle des autres, de tous ceux qui étaient passés là avant elle et vibraient encore en ombres *possibles* – c'est aussi pourquoi ? –, mais la sienne était très lente, comme on ménage ses effets, d'en haut c'est ce qu'on ne pouvait s'empêcher d'imaginer. Puis elle venait s'installer au centre.

Oui, il y avait quelque chose de patient, tenace, d'étrange aussi, dans ce fauteuil roulant qui arrivait du fond du terrain et avançait sur la piste – la scène ? –, s'immobilisait et restait là. Là, c'est tout. Sans lire, sans personne à qui parler. Juste pour être là. Plantant son drapeau d'existence, occupant le terrain, affirmant ses droits de propriété sur la vie. D'en haut c'était ce que je voyais.

Elle y restait quelques heures, une ou deux généralement. Au plein soleil. Rien d'autre. Comme si le terrain, d'ailleurs évasé en cuvette, était devenu un théâtre grec dans la fournaise avec cette héroïne tragique qui allait à la rencontre d'on ne sait quel destin qu'elle attendrait avec une fierté sublime. D'en haut on voit toujours autrement.

Seule, campée au milieu de tout ce vide, venue se placer sous les yeux du public aux fenêtres, au milieu de la scène oui, c'est ce que j'imaginai derrière la mienne, mais sans doute étais-je la seule spectatrice. Presque étonnée, comme si je croisais un personnage de mythe, le jour où pour la première fois elle est entrée sur le terrain d'un côté et moi de l'autre et où nous nous sommes retrouvées au milieu, de découvrir une femme en chair et en os avançant d'un air décidé et tranquille jusqu'à sa place habituelle au soleil.

Sa place.

À ma hauteur, une femme, un visage. Ni une trajectoire, ni un insecte ni une héroïne antique et pourtant tout cela aussi. Il faut toujours penser à regarder d'en haut – pas forcément d'un dixième étage, mais pourquoi pas –, il y a tant à regarder en quelqu'un. Elle, celle que je croisais, la couleur de sa peau, de ses yeux, de ses cheveux – oubliée aujourd'hui –, un éclair ou ce quelque chose qui passe dans un regard et vous dit qu'il y a bien quelqu'un dans la coquille du corps – une énigme –, oui, et beaucoup plus. Elle aussi, cette autre, beaucoup d'autres, ces ombres du *terrain vague*, celles qui passent et ne restent pas, celles qui posent un instant leur existence, crient victoire un instant et disparaissent, c'était comme si elle les portait toutes en elles.

C'est fou ce qu'on voit autrement les choses quand on regarde en travelling plongée. Elle, de là-haut : un fauteuil roulant sa vie, sa solitude et ses rêves sur le terrain vague du temps et sous les yeux de mille fenêtres aveugles.

Je suis retournée à Magenta aujourd'hui. Une barrière a été installée à l'entrée du terrain et des jeunes s'y entraînaient au kart.

Y trouverait-t-elle encore sa place ?

L'Un-commode
ou Histoire d'un Tiroir

Paris, 1993

Le parcours des objets des petites gens est souvent énigmatique, toutes ces bricoles nimbées de tristesse des maisons vidées qu'on voit aux Puces, implorer d'entrer dans une nouvelle histoire."

Patrick Deville - Taba-Tab

Rien que cela...

Juste en ouvrant le tiroir.

Le tiroir du secrétaire. Mais si je me mets à parler du secrétaire c'est de Sancerre alors qu'il faut parler, une petite boutique d'antiquaire et le coup de foudre pour ce ventre de noyer, parce qu'il y avait un rayon de soleil sur une veine, la blondeur d'une veine, un coup de foudre allez savoir pourquoi. Peut-être qu'avec un objet seul on expliquerait une vie ? Pourquoi, donc, je l'ignore, mais j'étais là, attirée par Sancerre et par le secrétaire et par les amis qui m'accompagnaient ce jour-là, qui m'avaient à vrai dire traînée dans la boutique comme ils m'avaient traînée à Sancerre, c'est donc de ces amis que je devrais parler. Ce sera pour une autre fois.

Juste en ouvrant le tiroir..

Pourquoi l'ouvrir c'est encore une autre histoire à garder aussi pour une autre fois.

Donc l'ouvrant, le fouillant, tranchant ainsi l'après-midi du dimanche, la masse indifférenciée de sa lumière - lumière discrète d'hiver -, ou peut-être du Temps je ne sais, tranchant l'ennui tout simplement par l'abattant du secrétaire comme s'il n'y avait rien eu d'autre dans la journée - et pourtant ! -, un abattant plus sombre que le reste du bois, noyé de veines, et découvrant la caverne ensommeillée que d'ordinaire il clôt, caverne de papiers, feuilles, carnets, lettres, images, manuscrits - petite écriture verte et puis soudain bleue -, cartes postales, reproductions de tableaux, adresses, enveloppes, et aussi quelques objets oubliés à l'écart des années, comme si le concept même de temps n'existait pas.

Précisément, si je laisse de côté - de temps en temps il le faut bien - tout ce qui avait précédé, j'avais besoin d'une enveloppe. D'une enveloppe, c'est tout. Est-ce une raison ? En tout cas, la raison de la raison je l'ignore. Oubliée. Enfouie dans le secrétaire mémoire.

Fouillant donc le tiroir et finalement la chaîne des objets par contiguïté, fouillant je trouve des papiers, *dette de 40 francs à madame Zède, remboursements octobre-novembre-janvier*, tiens un menu de Noël, *saumon, foie gras*, et juste à côté une étiquette au fil doré, carton glacé, un Père Noël en luge, et ces mots : "*Pour mon adorée en attendant mieux*"... En attendant quoi ? À vrai dire l'auteur du mot est parti depuis, est-ce là ce qu'il voulait dire ? Enfin inutile d'approfondir l'histoire, un calendrier de l'année 1984, ce n'est guère mieux, si je me souviens bien cette année-là fut noire, passons..., ainsi qu'une photo de Pierre Loti en petite tenue, c'est tiré d'un journal, une coupure qu'une amie m'avait envoyée, la coupure est ici mais l'amie je ne la vois plus, l'amie je la regrette, et ses cheveux roux...

Trappes, trappes dans ce secrétaire : éclaircie de cheveux roux, on a beau être prévenu, les trappes s'ouvrent et on tombe, on dégringole plutôt dans une sorte de trou noir du temps. Pas tout à fait. Munich, un mois de février avec elle... il faudrait un autre chapitre, je verrai plus tard. Et d'ailleurs, pendant que j'y pense s'ouvre une autre trappe : à vrai dire cette amie s'est au cours du temps superposée à une plus ancienne qui ressemblait à une chatte, c'est presque tout ce qui me reste d'elle ainsi que son visage sur une photo dans un angle de la terrasse du foyer d'étudiantes où nous étions logées, sur la photo le mur contre lequel elle s'appuie couvre la moitié du visage d'un pan d'ombre, voilà ce qui est dans ma mémoire pour toujours ; elle a une cigarette aux lèvres, celles-ci s'ouvrent dans un demi sourire comme si elle s'excusait de sourire, s'excusait d'être capable d'être vivante, c'est-à-dire de faire au monde la concession d'être vivante, elle qui trouvait *indécent* de bouger, de parler trop fort, de courir dans la rue, et *obscènes* ceux qu'on remarquait trop pour une raison ou une autre, elle qui séparait le monde en deux catégories, "tolérable" et "intolérable" : *tolérable* le soleil, les oursins sur la Côte d'azur où elle avait découvert l'amour avec un garçon chiche de paroles, ce garçon qui invraisemblablement lui plut, et aussi les chansons d'une certaine Gribouille, enfin une gravure de Dürer. Il me semble que c'est à peu près tout ce qui trouvait grâce à ses yeux. *Intolérable* le reste, et particulièrement porter un imperméable, marcher à vive allure, le professeur de lettres de la Khâgne où nous étions étudiantes, et aussi la ville de Londres d'où elle m'a écrit une fois et je ne l'ai plus jamais revue.

Stop, je me suis laissé entraîner et c'est impossible à la fin parce que si j'en reviens à l'autre, celle qui s'est superposée à elle au cours du temps, j'aurais également à dire. Plus accommodante peut-être mais pas souple, virgule

osseuse criblée de taches de rousseur, virgule et point d'interrogation si bien qu'elle est allée chercher ailleurs son mari, en Turquie précisément, voilà pourquoi Loti nu, fermons la trappe.

Donc Loti nu, ou presque - finalement non, pas fermée la trappe - sur cette coupure enfermée dans le tiroir - et mon amie aussi ? - avec le texte qui accompagne la photo : *"Un marin ne doit jamais désespérer du sauvetage. Ainsi Pierre Loti, qui avait sombré dans l'Océan de l'oubli avec ses Pêcheurs d'Islande, vient-il d'être repêché... par les Anglais. Une biographie publiée à Londres..."* - Londres, nous y revoilà, tout se tient n'est-ce pas quoi qu'on fasse - "... par Lesley Blanch, la première épouse de Romain Gary, en fait <<le Facteur Cheval de la littérature française>>. Les descriptions méticuleuses de ses romans sont très appréciées outre-Manche. Voilà qui ferait une bonne terre de repli pour Alain Robbe-Grillet."

Très bien, bravo pour Loti, en voilà un qui est repêché dans le gouffre du Temps. Le mien. Mais elle, l'amie - celle qui ressemblait à une chatte -, et moi, avons du mal à remonter de nos trappes. Pour ce qui est d'elle, elle ne remontera plus, je la crois morte. Je dis "je crois" parce qu'un jour je n'ai plus eu de nouvelles. Je n'ai jamais vérifié.

C'est bien ce que je disais, c'est impossible de s'arrêter de continuer, j'ouvre un tiroir et il en sort des points d'interrogation.

On notera qu'à part la brève apparition - juste avant disparition - de celui qui écrivait à l'adorée (quel cadeau s'agissait-il au juste d'accompagner ? Je n'arrive pas à remettre la mémoire dessus) et la succincte biographie du succinct Loti - succinct car un cordonnet noué à la taille

descend de telle manière le long du bas ventre qu'il remplace et suggère tout à la fois le sexe, c'est tout ce que je vois de l'avantageux écrivain à la petite moustache, le reste est dans l'ombre, à part la poitrine assez proéminente et les muscles comme on attend d'un matelot -, à part donc ces deux mâles, il s'agit plutôt de femmes dans ce tiroir, et encore je n'ai parlé que de la coupure qui en fait juxte - tiens parlons de la suite -, juxte une boîte d'allumettes, étroite, décorée de plantes. "*Nutmeg, parsley, almond*" dit l'étiquette anglaise... - *anglaise*... Vais-je être poursuivie à l'infini par celle que j'ai perdue *un jour de brume à Londres* ? - boîte d'allumettes offerte, nous y revoilà, par une autre amie, pas rousse celle-là ni anguleuse, plutôt du genre poupée de porcelaine aux yeux bleus, trop bleus et quelques boucles qu'on appelait alors des "anglaises".

Fin de la chaîne du succinct Loti, je vais peut-être pouvoir reprendre. Patience.

Au hasard piochons.

Parlons de *La Porcelaine aux petites anglaises* par exemple. Dans l'histoire elle serait antérieure aux deux autres mais son modèle serait une véritable poupée. Laquelle est véritable, l'animée ou l'inanimée, à la réflexion je ne sais - que j'ai achetée à la Brocante de l'avenue du Maine parce que celui de "*l'adorée en attendant mieux*"... Passons, il n'est plus là, quoique toujours dans le tiroir -, et que je possède encore, je pourrais donc la décrire très précisément si je voulais puisqu'elle est près de moi mais cela tirerait un autre fil, celui de l'homme du carton de Noël par exemple, et c'est encore une autre histoire, il faudrait de la patience, ce soir j'en manque.

Pour ce qui est de mon amie, *la Porcelaine*, elle a débarqué un soir au pensionnat de La Rochelle où j'étais en terminale, l'année était déjà commencée et c'est ainsi que je l'ai remarquée. Ce dont je me souviens c'est qu'elle venait de

Paris et pour cette raison ne me paraissait pas tout à fait "vraie". Ce que j'appelais *vraie* à l'époque, je l'ignorerai toujours, lorsqu'on fait la connaissance de quelqu'un il a toujours l'air de sortir d'un roman, il porte sur lui des accessoires, des emblèmes, des clés, toute une quincaillerie merveilleuse et mystérieuse qui ouvre un autre monde. Ensuite quand on le connaît - quand on croit le connaître -, il devient vivant.

Elle, elle avait les mâchoires trop carrées et la fragilité d'un visage trop fin, trop laiteux - oui, d'une porcelaine, voilà pourquoi - et cela n'allait pas ensemble. Puis il y avait ses ongles, ça n'allait pas non plus, longs, transparents, jaunis par le tabac et carrés également. Ils ressemblaient à des excroissances de bois. Et elle était là, au milieu des pensionnaires, comme une statuette de jade sur un quai désert. Mais ce n'est pas ce qui m'intéresse pour l'instant puisque je reviens patiemment à mes tiroirs, c'est plutôt que, quoique présente dans celui-ci, il n'y a pas d'autre trace d'elle dans le secrétaire ni peut-être même dans toute la maison (à vérifier) sinon cette minuscule boîte d'allumettes, vide bien entendu et que j'ai gardée néanmoins - pourquoi ? -. Quant à elle, elle a disparu de ma vie. Bien après celle qui ressemblait à une chatte et peu avant l'admiratrice de Loti.

Ainsi donc mon tiroir est plein et vide.

Et moi l'ouvrant ce dimanche de février sans raison véritable, une enveloppe en est-elle une, après tout que voulais-je y mettre, passons, je bute et reviens sur ces objets vides ou vidés, c'est-à-dire à peu près rien, mais que j'ai emportés comme le fou de l'histoire traînant au bout de sa laisse une brosse à dents à la place d'un chien. Sillage du temps ? J'aurais mieux fait de les laisser ou de les brûler, la cendre étant une trace ponctuelle satisfaisante quoique tristement grisâtre. Vides et incontournables pourtant,

m'obligeant à être et n'être pas, sans allusion, comme si pouvait avoir un sens le présent envahi d'un passé dépourvu de sens.

Pour en revenir à *La petite Porcelaine* tout de même, ce qui me fascinait le plus était sa passion pour les souris blanches. Vous ne voyez pas la relation ? Moi non plus, peu importe. Je crois aujourd'hui qu'elle les élevait par représailles contre une mère intransigeante sur la propreté, et parce que cet animal malin salissait leur minuscule appartement. Je laisse là les souris qui grignoteraient trop de pages, c'est leur vocation, mais il y aurait encore beaucoup à dire. Animal philosophe disait *La Porcelaine*, qui les trouvait kantienne et l'affirmait sobrement en lissant ses ongles carrés, trop longs, revêtus d'un transparent vernis - les deux n'allaient pas non plus ensemble et je crois que je les regardais fascinée comme s'ils contenaient le secret de cette étrange poupée de porcelaine et allaient me le révéler - tout en écoutant devant un verre de whisky la *Symphonie fantastique* qu'elle me fit découvrir sous l'angle d'une diabolique révolte. À l'époque oui c'était ce qu'on cherchait partout. Je trouvais aussi très fantastiques en ce temps Kant aussi bien que les souris de mon amie et l'in vraisemblable carré de ses ongles. Tout cela m'est resté dans un système unique que je pourrais appeler "le monde tolérable de *La Porcelaine*", car sans doute et bien qu'elle ne l'ait jamais dit ainsi, elle réunissait à sa façon ce qui lui rendait la vie acceptable.

Celle qui ressemblait à une chatte était également philosophe, ou se disait - et même se vouait à l'étude de - quoique refusant au professeur de philosophie pourtant adulée par elle, la pardonnable satisfaction de l'autorité du maître, et, poings fermés sur une absence de notes, déclarant le jour de son exposé sur la paresse "la paresse c'est ça" et s'arrêtant là avant de se lever, mais le professeur fut ce jour-là un être humain dépité qui la renvoya, être humain et

même femme, le professeur, quoique embrouillée dans ses chaussettes de laine, la dégringolade des épingles de son chignon, sa massive stature, voire statue, infiniment myope, et son admiration pour Vermeer et Proust qu'elle nous fit découvrir - sans doute aussi bien d'autres choses mais je les ai oubliées -, femme et peut-être mère finalement pour mon amie qui soudain la gratifiait de ses griffes, on notera au passage que c'était sans souris, et qu'elle rêvait elle aussi le soir devant un whisky rapide. Ce qui ne prouve rien bien entendu quant à mon propre goût pour la porcelaine, les souris et les chattes, la philosophie, Berlioz et les mères qu'on griffe. Néanmoins tout est resté dans ce tiroir.

Et pas seulement le passé dans mon tiroir mais aussi le futur de cette minuscule boîte d'allumettes quand je serai morte, car nul ne peut ignorer que les choses portent plus qu'elles-mêmes, c'est ainsi qu'elles brûlent les doigts même vides d'allumettes. Quant à moi, devant ce tiroir vide lui aussi quoique plein de sens, je bute sur des carcasses d'objets qui ne sont pas tout à fait des objets et ne sont pas non plus moi. Et moi les regardant je ne suis ni eux ni moi. Et donc *ni eux ni moi* ouvrant mon tiroir un dimanche de février - mais à force d'écrire je me suis retrouvée mercredi - je me rends bien compte que ce n'est pas des objets que je parle, de leur frêle et nostalgique tremblement, mais de cette royauté dont ils nous leurrent un instant et qu'on retrouve un jour enfermée là, comme un ballon de fête dégonflé. Ou bien comme des habits abandonnés sur une chaise.

Tiens, les habits parlons-en - ils ne se trouvaient pas dans mon tiroir de secrétaire mais à leur façon voyez comme ils s'en sont échappée -, et de ce que ce serait si on les réunissait. La petite robe rose à six mois, son voile de tulle sur petits carrés Vichy et fleurs brodées à la main, le tout assorti aux draps du landau, quelques brassières forcément, un ts de couches de coton, parce qu'à l'époque, râpeuses et

jaunies depuis le temps, un petit manteau de laine bleue *Courtelle*, puis toutes les robes *Jacadi*, imprimées roses, cotonnades à carreaux, écossais, à pois, volants, dentelles et sans dentelles, plus tard les petits plissés puis les bleu marine sages, les gris d'écolière, les bérets et les collants de laine - rouges et bleus à treize ans, vieux souvenir d'une vieille honte d'adolescente -, impossible d'avoir un soutien-gorge à l'époque alors pas de soutien-gorge dans la liste maternelle, ensuite quand ils apparaîtront ils seront en plumetis, mettons aussi quelques jupons, une grossière jupe de grossier lainage genre *folklore-des-Balkans*, et puis à quinze ans une robe droite mal tombée sur les seins - c'était prévu pour dans la liste maternelle - et celle de velours noir pour les vingt ans qui fit dire à une amie - hors tiroir celle-là - que j'étais une "laide petite jeune vieillie" ; ou bien celle bleu roi légère choisie avec et par celle qui ressemblait à une chatte, la revoici, qui fit la grimace sur l'ensemble du magasin et décida que la seule *tolérable* était celle-ci, qu'elle était "chic", non pas le chic d'une mode mais celui de son tribunal intérieur, sobre, frêle mousseline - à quel modèle tentait-elle donc de m'ajuster ? -, ajoutons le tailleur beige pour le mariage civil puis la soie sauvage pour l'Église, aujourd'hui dans une malle d'osier à la cave, malle acquise aux enchères pour six francs à Provins - mais c'est une histoire pour quand j'aurai le temps - où m'avaient traînée ceux qui me traînèrent plus tard à Sancerre. Fouillant mieux dans le tiroir mémoire j'ajoute les robes portées aux mariages de mes frères, impossible vert pomme, orange criard, et plus tard la robe *Prémaman* brûlée parce que neuf mois la même...

Or quel volume feraient-ils ces habits si je les réunissais tous, encore que j'aie pris soin de pratiquer des coupes hardies dans cette anthologie des parures et que, bien entendu, celles que j'aimerais revoir sont finalement celles que j'ai oubliées ? Des habits donc, abandonnés sur une

chaise, fragiles écailles posées là, et plus tard dans le poussiéreux silence des greniers, l'humidité grouillante des caves, ou plus tard en gestation ingrate chez les fripiers à attendre une possible réincarnation, habits ou objets qui furent pourtant à leur heure de gloire comme des chevaliers portant au tournoi les couleurs de leur Belle. Habits ou objets qui furent nos messages d'amour au monde. Et délégué par nous à chacun, un intense, terrible, violent amour d'une minute : perfection du plissé à retaper scrupuleusement contre toute tentative d'insolence ou de rébellion de la robe sur des jambes de jeune fille - à serrer contre le monde, disait ma grand-mère, à l'époque on ne plaisantait pas avec ça -, ou soie

- et avec eux leur vie antérieure, leur sol, leur jungle, froissée de l'amoureux désordre, soie traîtresse et l'angoisse monte et la rougeur ou l'éclair d'un défi, à chacun de ces vêtements je fus promise plus unie qu'à aucun amant, parfaite palpation, douceur du tissu, plus étroitement serrée à sa caresse, et soudain ma vivante apparence m'échappant d'un coup de vent, farandole sur les cuisses, oui avec plus de trouble en elle, la soie sauvage blanche de ce mois de juillet, 31, moitié pluie moitié soleil, ça porte bonheur dirent-ils, au sortir de l'église, elle fut ma tremblante possession, et moi avec elle, dans les épousailles de ses râpeux craquements, la surveillance jalouse, terrifiée, impatiente de sa perfection, de sa blancheur idéale et vide. Mais ce serait une autre histoire.

Fouillant mon tiroir mémoire toujours, je trouve ces écailles du Temps, objets consumés de nous et qui rassemblent ce qui fut décliné. Je dis nous parce que dans mon tiroir entrent tous ceux qui furent aperçus, d'autant plus nombreux si l'on ajoute les axes de vitesse et d'éloignement dans l'espace et le temps. À six heures du soir par exemple dans un métro où l'on verra fuir sous forme de sacs tout un bestiaire

de crocodiles, lézards, serpents à toutes les étapes de leur transformation que j'abandonne au lecteur imaginaire - ou, moins exotiques, le veau fine fleur de nos campagnes, le porc minci quoique dodu, tous également devenus poches à secrets, évasées, flasques, serrées, pointues, nettes ou éraflées, sans oublier les besaces kaki *U.S. Army* des écoliers, "*A Juliette pour la vie*" - "*Georges + Julie*" - "*Bises and go home*" etc., au feutre blanc en petits caractères, trop petits si l'on y songe pour un morceau de folie, un morceau de vie innocente ou désastreuse, premier baiser, première nuit, folle équipée, beuverie, courses à Saint-Malo dans la vieille *Renault* des copains, j'abandonne la poursuite pour revenir aux sacs qui s'enfuient à six heures du soir dans le métro, pourtant posés l'un près de l'autre - quoique non sans gêne ni bousculade - et puis adieu, chacun vers son couloir, celui d'une petite dame douce et chic, impeccable crocodile, non la dame mais le sac, au fermoir net et doré, à l'intérieur un poudrier nacré, cadeau de ses vingt ans il y a vingt ans en même temps qu'un collier de perles, une gourmette en or et "*Cabocharde*" de chez *Grès*, qui prendra le couloir de gauche, et le couloir de droite sera pour la besace de l'*U.S. Army* - note pour un roman : redescendre par la guerre du Vietnam - en compagnie de "*Saint-Malo et Juliette pour la vie*", pleurs, râles et impatiences à venir.

Va pour les sacs, mais c'est qu'il y a aussi tout ce qu'ils contiennent - comme mon tiroir -, lettres, photos, chéquiers, tickets, mouchoirs, boîtes, papiers, porte-monnaie - en autre crocodile -, briquets, et pour chacun toute une variété de souvenirs aux couleurs du drame ou de la joie... Alors on comprendra que je ne parle pas seulement du hasard des rencontres dans le vaste monde mais d'une déclinaison et conjugaison d'objets vibrant à l'insu de ceux qui les portent et les accompagnant comme chiens fidèles, faisant avec eux un bout de chemin, tournoyant de leurs désirs comme s'ils étaient

chacun un moment de leur rage à vivre, de leurs attentes, de leurs illusions, de leurs impatiences, colères et repentirs.

Va donc aussi pour les passagers d'une rame de métro, mais n'oublions pas derrière eux l'industrie humaine, ateliers, usines, échoppes d'artisans, un bord de quai à Honfleur, une filature de laines, au fond de l'Eyrieux ardéchois par exemple ou une nocturne cave illicite du neuvième arrondissement à Paris où de jeunes Turcs, Indiens, Pakistanais, s'aveuglent à coudre sans relâche l'étiquette prestigieuse du chemisier de soie qui ira se coller à six heures du soir sur une nuque, peut-être celle de la précise petite dame au crocodile, une industrie humaine donc qui se penche, s'active, bourdonne - et tout le temps passé, toutes les minutes de toutes ces vies occupées à cela, est-ce qu'il ne faudrait pas en faire le calcul également ? - pour offrir ces soies, ces angoras, ces fourrés de renard, ces veaux fine fleur, ces lézards non mouchetés, ces moires qui iront étinceler sous le plafond de l'Opéra, Chagall bleu et rose éclatant au ciel ivre, et le Prélude de *L'or du Rhin*... Alors si l'on décline verticalement et horizontalement toutes ces choses et ceux qui les portent et dans d'autres temps d'autres choses, se faufilant, croisant, décroisant, entrecroisant, caressant, s'évitant à six heures du soir dans le métro, on aura assez, partant de ce point, pour rejoindre l'infini.

A soi seule d'ailleurs elle en était un - infini - la jeune noire sur la banquette en face de moi, un jour du temps - je ne sais pourquoi c'est elle qui sort soudain de la boîte à surprises -, larges boucles d'oreille pendant au bout du lobe - petit mamelon brun incisé -, boucles dorées, métal sans or, choisies sans doute à l'étalage de "*Toupourien*" à Denfert-Rochereau - *note pour un roman : redescendre par la série des révolutionnaires* - (et là je pourrais en dire si je voulais de la rue Cresson voisine habitée deux années), à côté d'une montre *made in Taiwan* pure imitation Cartier, la jeune noire

penchée sur *Les Roses d'Hélène*, collection *Harlequin*, notez que je n'ai rien contre il faut bien que tout le monde lise, à peine une pression du doigt sur la page, la ligne prolongée de ses muscles sous un tricot bleu effrangé, une écharpe indienne en deux épaisseurs autour du cou, une jupe acrylique beige, je passe sur les chaussures pour gagner du temps - ordinaires me semble-t-il -, l'important est que circule sur la jeune fille, d'une chose à l'autre, comme un courant électrique autonome, plutôt un groupe électrogène donc, dont s'alimenterait le « *Système-jeune-noire* » qui est devant moi et que j'appelle ainsi faute de connaître son nom et les détails de sa vie dont je devine qu'ils sont là pourtant, contenus dans un code qui, si je ne peux le décrypter, m'envoie néanmoins des signaux depuis sa planète lointaine à travers le réseau mystérieux qui va d'elle aux choses, et qu'elle, la jeune noire, est seule à posséder tout en l'ignorant, accord qui lui permet de se promener dans l'espace sans que rien se désassemble, objets, vêtements, souplesse du corps, démarche, tout d'un même mouvement jusqu'à la désagrégation de la mort par laquelle elle rendra à l'espace et au temps ces objets invraisemblables et désertés, comme ceux de mon secrétaire, concrétions d'années, strates fossiles, ainsi livrés aux regards nostalgiques ou indifférents.

Lorsqu'elle se lève à la station de métro *Denfert-Rochereau* - sortie prenant l'escalator, puis les guichets, puis le large escalier, enfin l'arrivée au grand air, ciel balayé de gris, de bleu, vent tranquille de février, et à présent on est vendredi, temps un peu doux rempli de pluie, ce genre de ciel qui ne tient pas en place et vient se promener sur votre cou entre les mèches, le col rêche de la laine, et bat la jupe, le sac contre la cuisse -, elle prend devant moi l'avenue du *Général Leclerc* - *série des Généraux* - puis la rue *Daguerre*, l'étalage de pommes, poires, bananes du *Félix Potin* où elle entre... Exit pour moi la jeune noire et ce système que formaient la jupe beige, le tricot effrangé, l'écharpe

indienne et *Les Roses d'Hélène* un vendredi durant deux heures entre *Longjumeau* par le 297 sur la *Nationale 20* puis le métro de la *Porte d'Orléans* à *Denfert Rochereau*.

Reprenons néanmoins car le rêve a mis sa malice dans le tiroir. La jupe beige : une dizaine d'années, achetée au *Monoprix* avenue du *Général Leclerc* un vendredi 10 octobre 1992. Elle la donnera à sa sœur, anticipons, un soir où celle-ci arrivant désorientée du Cameroun de mes dix ans - non je ne le sors pas du tiroir celui-là, ce serait trop long -, et elle aura voulu lui offrir quelque chose. Les boucles d'oreille, elles, six mois seulement parce qu'elle va les perdre cette année dans le bus, un jour tombées du sac, et elles iront rue des *Morillons* mais elle ne le sait pas encore. Moi aussi un jour et je ne le sais pas encore non plus, tout le monde finit toujours rue des *Morillons*. Le pull bleu, elle vient de l'acheter, mais déjà usé parce que de mauvaise qualité, pourtant fidèle : six ans pour lui encore jusqu'à ce qu'abandonné, finalement trop troué, il devienne chiffon pour la maison. Chacune de ces possessions se recoupant dans le temps, on aurait un graphique de leurs durées respectives, de leurs dates d'apparition et disparition et, assez étroite, la marge de leur superposition, décalage, effacement, oubli de ces objets qu'on a choisis pourtant avec émerveillement un jour, nos délégués dans le monde, fierté à ne pas s'en lasser - croit-on -, à regarder le miroir dix fois de suite et puis on s'y fait, puis le temps où on les rentre en soi comme s'ils étaient notre chair ou la suite de nos organes et de toute la machinerie du corps, enfin le temps où on les laisse traîner qui dans un tiroir, qui dans une caisse, et il y a les méticuleux qui les enferment dans la naphthaline, les généreux qui donnent aux *Compagnons de Jésus*, les distraits qui les perdent, les angoissés qui les rangent et ressortent. Oui, oubli de tout ce temps où ils nous portent plus que nous ne les portons, se glissent sous la peau, silence, complicité, caresses innocentes et subrepticement prises. Ce temps d'amour

fragile qui passe sous mes yeux à six heures du soir dans le métro.

Oubliée la jeune noire quand je rentre, et voilà déposé le carré *Hermès*, plié, soie craquante, soigneusement en deux, en quatre, en trois, finie la chasse à courre sur bordure rouge les casquettes vertes et les chiens ventre à terre, tout cela à présent rangé dans le tiroir de la commode, le deuxième en partant du haut, et disparus avec le foulard le soleil ou la pluie de la journée, les mauvaises rencontres et les bonnes surprises, finie cette journée et peut-être plus jamais la même combinaison d'éléments, jupe droite bleu marine, bas plumetis fumé, chemisier de soie souple brodé 1930, pull blanc à damiers, et aussi cette mèche blonde, cet ensemble qui fut moi tout un jour. Si peu de temps ! Déposé donc le carré *Hermès*, déposé comme tous les costumes d'un jour, nos rôles défroqués aux tiroirs endormis. Et avec eux le ciel fragile s'endort, sa clarté intense, les odeurs traversées, le bitume âcre et frais qui invente l'espace, la boulangerie chaude à midi, et aussi l'essence, les gaz et la poussière, cet intime mélange des villes qui n'a pas de nom, les pensées qu'on a eues et qu'on n'a pas eues, et les regards, l'envie, la haine, l'exaspération, tout ce que nos habits - dérisoires mannequins que nous sommes -, ont porté, sagement rangés ce soir sur la chaise ou pliés dans la commode, s'évasant, soufflant un peu sur le cintre de la penderie, ou parfois écrasés entre le dossier du fauteuil et son coussin, rangés, peut-être oubliés pour des mois, et pourtant si bien triés et choisis ce matin, quelle couleur du cœur vais-je mettre, rose on affiche boutique câline aujourd'hui, ou ocre triomphant pour partir à l'assaut du monde après avoir dégringolé toutes les piles de l'armoire, refusé les verts et les gris, rejeté les pantalons, trié les soutien-gorge, rabattu tous les lainages, et le tout enfin assorti, piles, plis à nouveau refaits, la cuirasse était prête pour sortir. Or les voici penauds et rangés, la

soie dans son tiroir n'est plus que de la soie, comme les livres oubliés qu'on a lus un jour et qui pour quarante, cinquante ou soixante ans, ne seront plus que leur tranche, longue, fine, épaisse, dorée, brune, sur un rayon de bibliothèque, la soie donc, frisson léchant, baisant la peau, s'enfuyant sous le vent - pourtant jamais de cette histoire-là entre elle et moi il n'est question -, la soie, le chemisier de soie acheté à la brocante de l'Avenue du *Maine*, le même jour que la poupée de porcelaine - mais j'ai dit que je n'en parlerais pas -, la soie certains jours soudain à l'honneur, broche camée laissant flottante l'ouverture, fier le chemisier de désigner la dentelle, d'être là pour la laisser paraître, le reste du temps coincé dans la nuit du placard, un parmi d'autres au milieu de la pile, la soie donc est retournée dormir. Alors pourquoi elle ce matin ? J'élimine les considérations de météorologie - encore qu'aujourd'hui un peu de soleil après tant de bouillabaisse d'hiver ! -, donc la robe de laine ne conviendrait pas, il faut fêter ça de manière pétillante, impromptue, caressante, d'où la soie, et le désir de séduction, à qui plaire, où se produire et en quel lieu, considérations qui cependant ne seraient pas négligeables non plus que le hasard - le premier pull sur la pile, la main bafouillante - ou l'erreur distraite, mal réveillée et que l'on confirme parfois par défi, ou encore l'humeur inquiète tâtonnant dans le placard sombre, insatisfaite troquant une chemise pour une autre, ou, pressée, ne vérifiant, féminité oblige, que la concordance des couleurs, j'élimine donc toutes les causes apparentes de choix pour ne retenir que le fait brut du chemisier blanc dans ma main, petits croisillons au col, dégagés et insolents, la lingerie, elle, sera noire, alors, sur une pente fatale, ma main est guidée vers la ligne sombre et sobre d'une jupe marine (écolière corrigeant la provocatrice soie) rectifiée elle-même par le serpent du petit pointillé des bas, finalement ce n'est pas pour l'accord avec soi, les autres ou le temps qu'il fait - non négligeables

notez bien - que se fabrique l'image, mais pour jouer, décliner l'alphabet des formes.

Alors la soie ? La soie, trois petits tours et puis s'en vont, a salué sur la scène, bon public ceux qui l'ont rencontrée, regard en coin, tranquille, appuyé, de la vieille dame dans l'autobus, du serveur au restaurant, et aussi de mon amie, brune, toute veloutée de rouge, elle, petit pruneau d'angora (pourquoi ses yeux voilés de brume comme si elle oubliait parfois de se souvenir qui elle est ?), mon amie d'aujourd'hui qui n'est pas encore dans le tiroir, j'y songe c'est elle qui à Sancerre, mais passons, le pétitement de son regard sur la soie, puis soudain joueuse, chatte également, reprenant avec son air de pelote angora le fil d'un discours animé, mon amie qui part à Londres demain, elle aussi.

A vingt ans je n'avais pas de carré *Hermès* ni de soie 1930. Et pourquoi aujourd'hui ? Oui, le prix, mais pas uniquement, c'est plutôt comme les rides du visage qui apparaissent peu à peu, une création continue de soi par ces vêtements, création futile, éphémère et sans cesse rendue au roulement du temps, objets, habits se succédant, remplaçant, effaçant le souvenir des précédents, création négligente, joueuse, que suis-je d'autre que leur succession comme s'ils se passaient le relais de moi-même, l'image, la figure que je ne connais pas et qui est inscrite en eux, lentement, un pas devant l'autre, chaque jour apparaît une autre image, chaque jour mais aussi les nuits, pyjamas, tee-shirts, liseuses, vieilles robes de chambre élimées, laine *Courtelle* ou synthétique, effrangées trop vite, peignoirs, chemise cotonnade ancienne de grand mère - achetée aussi à la brocante de l'avenue du *Maine* mais je n'en dirai rien de plus -, ou rien du tout, corps exhibant son été, sa plénitude, sa saveur amoureuse, parfois lasse, ou fruit mûr s'étalant, gardant une rondeur de grenade éclatée qui négligerait de se rassembler, s'offrant, ferveur close, au sommeil. Donc les nuits aussi...

Et lentement, inlassablement, cette image avance d'une étape à l'autre, subtilement aussi, parfois il suffit d'un chapeau enlevé, un ruban dénoué. Je vous fais grâce - pourtant ce serait intéressant -, de la série des objets disparus tandis que d'autres prenaient leur place, si lentement que jamais l'univers ne semble changer ni autour de moi ni en moi et pourtant il n'est plus le même vingt ans après, sans allusion, comme ces cellules du corps renouvelées si bien que c'est encore moi et ce n'est pas moi, univers organique des objets, fêlés, cassés, atteints parfois d'invisibles maladies rongeuses, de celles qui vous dégoûtent peu à peu et on les retrouve à la cave. J'en profite pour signaler que la hiérarchie des hauteurs d'un objet de la cave au grenier ou de chacune de ses places non seulement dans la vie d'un individu mais à travers plusieurs générations serait peut-être aussi éloquente à étudier que celle des pensionnaires de la pension *Vauquer* de Balzac, objets mis au rebut, au purgatoire parfois seulement, comme cette poupée thaïlandaise restée trois ans dans un coin sans doute parce que "en attendant mieux" celui qui me l'avait offerte s'était tiré, et moi, déménagée, avais déménagé la poupée (aujourd'hui elle finit ses jours dans les waters peut-être en attendant mieux elle aussi, savoir) à moins que ce ne soit parce que son long nez revêche semblable à un couteau ne m'avait jamais plu, rappelant celui du susdit, sorcière en chignon offerte à mes hallucinations, objets donc au purgatoire, parfois le grenier (ici la promotion aux toiles d'araignées dans les vastes ou minuscules soupentes, malles d'osier, cantines de fer, boîtes à chapeau, cartons, piles de journaux, lampes usées), exposés à la lumière des lucarnes, à la nuit intersidérale de plusieurs siècles parfois, la promotion est flatteuse, objets en chrysalides, cocons de poussière dont quelque héritier inattendu ou le hasard ou le brocanteur crochu fera jaillir une nouvelle vie, ou le jettera à l'enfer-poubelle.

Mais songez encore que dans une pièce seulement le jeu d'apparition et disparition des choses derrière une pile de livres, à l'avant de la bibliothèque, sur un meuble en évidence, solitaire ou au milieu d'un fouillis, suffirait à nous occuper un moment quant à la raison de ces intermittences du cœur, toujours sans allusion. Si j'en fais grâce c'est que j'en étais plutôt à essayer de comprendre les maladies qui les rongent mais aussi leur vie silencieuse, organique, de l'un à l'autre échangeant une série de clins d'yeux, parfois au travers de la multiplication des miroirs, j'en profite pour dire que celle qui ressemblait à une chatte - mais elle s'appelait Michèle, or un jour dans ma mémoire ce fut un prénom doux, effeuillé, glissant et automnal comme le cimetière de *San Michele* vénitien, ici je pourrais ouvrir un chapitre douloureux, laissons-le donc dormir - haïssait les miroirs et les bannissait, jugeant *vulgaire* de se regarder, mais revenons à la vie silencieuse des *organes-objets* où j'en étais arrivée par le glissement des choses, chacune venant s'évanouir sur la suivante, exténué marathon, flambeau de quarante-deux années.

Car par quelle autre raison ai-je gardé tant de livres dans ma bibliothèque ? Certes le risque de relire ceux qui pourraient m'être nécessaires, ou encore l'angoisse de jeter, révérence due à la Culture, au Culte du Grand Bouquin. Là encore j'éliminerai toutes les raisons valables pour ne retenir que celles, aléatoires, qui ont construit cet édifice de tranches blanches (certaines ont gardé la bande rouge d'origine, d'autres non), bleues, ocres, rosées, jaunes (collection *Garnier*), quelques bruns, quelques oranges, le vert sobre *Pléiade*, plus rares deux ou trois noires (un Borges notamment) et une égarée mauve, ah j'allais oublier la tranche arc-en-ciel, note sud-américaine de l'encore pas lu *Tour du Jour en quatre-vingt mondes*. Je parle des couleurs mais il faudrait dire également un mot des hauteurs, épaisseurs et dispositions verticales, horizontales, inclinées, raides,

avachies, et aussi des séries interrompues, des rayons incomplets qui présentent un livre de face (figure de Baudelaire, sombre, ocrée, ovale, renfrognée, regard fermant le départ du nez sur fond orangé du *Baudelaire* de Sartre). Il y a aussi ceux qui ne veulent pas qu'on les confonde dans la masse : la tranche rose et chocolat d'Andersen vu par Didier Decoin, l'obésité verte des œuvres complètes de Rilke jouxtant la série des *Poésie/Gallimard*, tout Shakespeare en anglais, format réduit en un seul volume noir et blanc, jaquette genre papier journal et acheté à Londres - Londres ! J'en dirais si je voulais -, Alejo Carpentier en espagnol - noir, tiens -, sautant à l'œil, disant : "N'oublie pas que tu m'as acheté, je suis là, je veille, ce n'est pas parce que tu ne me lis pas que je vais disparaître de toi".

Alors par quelle raison tous ces livres ? Tous se serrant les uns contre les autres, en piste sur les étagères, solidaires, reproches muets de ne les avoir pas encore lus ou relus, ou trop peu ou mal, ou feuilletés, propositions, défi de les reprendre, appâts, tentations, magasin d'ivresses possibles pour un jour ou pour jamais et que je me suis gardé à disposition là au cas où - mais est-ce la vraie raison ? - leur donnant pour compagnons des objets divers, coupe-papiers, flacons, encriers, boîtes, coupes, vases. Parlant d'eux il ne faudrait pas oublier leur âge, et leurs droits d'aînesse parfois, ces *Fleurs du mal* par exemple, mon premier livre acheté à la dérobée à treize ans dans un *Monoprix* de Douala - voilà, il a réussi à se placer, à sortir en douce un orteil du tiroir -. Chaleur d'été, je m'ennuyais et le titre... *Les Fleurs du mal* dans une collection aussi laide qu'un *Harlequin* et qui me semble aujourd'hui plus belle que toutes celles que je possède, écornée, effeuillée et même quelques pages déchirées. Par quelle raison ces livres qui, comme chats repus me guettent ou attendent patiemment - quoi ? Que je meure peut-être ? - sûrs de prendre un jour leur tour ou au contraire de ne plus jamais être au contact de ma main,

quoiqu'il y ait les déménagements, aussi offensants pour eux que pour les plantes, soudain arrachés à leur édifice, soupesés, portés, parfois sans ménagement - exaspération, fatigue et le choc, réduits à leur poids, ce son mat lorsqu'ils s'enfoncent dans le carton -, puis fini, la boîte ficelée, oubliés, allez savoir pour un livre quand on ressortira, parfois cela peut durer longtemps, pensez mon ami parti quatre ans à *Beyrouth* a laissé les siens... dans mon garage ! Bien sûr il y a aussi la gloire de la sortie, quand sortie il y a, alors, neuf, triomphant, un rien coquin - et jamais la tentation de relire n'est plus vive -, chacun se fait beau, allèche, chacun a l'occasion de montrer à nouveau ses attraits, titre, légèreté, souvenir nostalgique ou souriant, avant de regagner une nouvelle case, cache, étagère. Voilà pour les déménagements.

Or tous je ne les ai ni jetés ni oubliés, ni donnés, et sans doute seront-ils ce que mon œil aura saisi le plus souvent avant de se fermer définitivement. Je les ai posés, jalons sur ma route. Pourtant, puisque je les abandonnerai, la raison voudrait que je ne les traîne pas derrière moi, mon équipage, ma suite, mes bagages, que je vive dans une pièce blanche et nue où ne serait que le strict nécessaire pour l'usage. Mais non, et pourtant je donne raison aux anciens Égyptiens qui enfermaient dans sa tombe les objets du mort, le système, le cercle de sa vie, les choses accumulées, secrétées. Sans doute faudrait-il, comme on brûle les vêtements d'un pestiféré, creuser une tranchée nette autour de ceux qui disparaissent. Parlant de fin, n'oublions pas celle des livres, ceux que l'on achève de lire, encore chauds dans la main, tenus plus serrés parce qu'on arrive aux trois dernières pages, et ainsi dans la paume moite ils se rétrécissent, ou le Temps qu'ils nous ont donné, ou se recroquevillent mais peut-être est-ce moi qui hésite, retarde la page, traînant sans comprendre ou refusant de comprendre que cela va être fini parce que dans quelques minutes il

faudra le poser à son tour sur l'étagère, lui faire une place - laquelle ? -, dernier venu que les autres guettent, ou qui peut-être va les pousser sans gêne, Mishima, rayon Littérature étrangère et voilà à sa gauche - pour la vie ? - Faulkner, et à sa droite Chen Fou, *Récit d'une vie fugitive*, le voici donc bien rangé, sage, et puis demain crise cardiaque et Chen Fou, Faulkner, Mishima, quelques mois de respect peut-être, puis arrachés par une main inconnue à la petite bulle d'amour où nous vivions eux et moi. Passons.

À vrai dire la bibliothèque, édifice patient et raisonné, est comme tout ce qui entre chez moi - ou en moi ? - et n'en sort pas. Ces quatre boîtes étranges par exemple, posées sur une étagère, petites boîtes ovales de carton doré, offertes par une amie ni chatte ni griffeuse de mère ni angora ni anglophile, sur chacune d'elles une lettre "G"- "O"- "U"- "T"... le tout agrémenté de fleurs d'un "goût" charmant c'est-à-dire mièvre ; à l'intérieur on trouve de véritables fleurs séchées, pâles, fanées, tremblants pastels, ailes de papillons. Si j'ouvre (j'ouvre ? Ai-je ouvert la boîte deux fois, trois fois, depuis dix ans ?), si j'ouvre je les vois. Mais je ne les vois jamais, et elles sont là pour qui, pour quoi, ces fleurs destinées à dormir au fond de boîtes sur lesquelles un artisan s'est appliqué à peindre motifs et lettres, je peux déplacer l'ordre des boîtes et cela devient par exemple "OTGU", elles perdent alors le seul sens dérisoire qu'elles pouvaient avoir, je peux aussi les séparer, l'une sur la bibliothèque, le bureau, la table, le secrétaire... Pourtant elles se répondent et je ne leur demande rien, fleurs que je ne regarde jamais, mais elles font partie de mon univers - sans doute les petites bêtes humaines ont-elles elles aussi une force de gravitation -, alors un jour je les ai posées - quand ? Je ne sais - à côté d'un crocodile en cuivre africain ramassé dans une rue d'Aix-en-Provence, machinalement comme s'il s'agissait d'un mégot et peut-être parce que les crocodiles... mais ce serait une longue

histoire, laissons-la dormir comme ces boîtes à qui je viens d'offrir pour quelques minutes les feux de la rampe, juste récompense d'un compagnonnage. Or, disais-je, car il ne s'agit pas, on l'aura bien compris, de collectionner livres, boîtes ou habits, l'important est l'alphabet des formes. Mais pour quelle langue ? Ainsi cette jeune fille sur le strapontin en face de moi à six heures du soir - et nous voici samedi -, dans le métro ligne n°6 - oui, c'est celle que je prends toujours à cette heure - est, avec sa longue jupe noire zébrée de gris sur bottines lacées, pointues, son imper kaki entrouvert, épaulettes à boutons de canadienne, à peine serré à la taille par une ceinture de coton bleu, au bras gauche un sac de toile rouge et vert, vierge folle, vierge sage aux longs cheveux noirs, lèvres serrées, long visage ovale, dans la main droite un crayon rouge *HB* et dans la gauche *La Psychanalyse du transfert*, cette jeune fille est miracle imprévisible, planète plus extraordinaire que la plus lointaine dans nos télescopes. Je ne parle pas des mystères que cache ce front, peu m'importe - ou bien je vous les laisse -, mais du choix coquet, coquetterie soumise à quelques lois de mode mais s'en emparant, s'y insérant, et ajoutons le hasard des magasins sur les trajets quotidiens, le choix coquet, inattendu, puzzle unique, et qui demain sera défait - à mon insu forcément -, au profit d'un rôle dont j'ignore tout quoique l'observant, et aussi le jeu possible qu'il contient pour demain et toutes les années qui vont la creuser cette jeune fille, la former, aboutir peut-être à une longue vieille cassée, blanchie et quelle jupe alors, quel manteau, quel collier se sera-t-elle choisi ? Choix unique donc, et je regarde à son doigt une bague kitsch en plastique d'un rose transparent et d'une hauteur invraisemblable, surtout parce qu'elle semble vouloir dire quelque chose que je ne sais pas lire, cette bague. Voilà, tout *Elle* pour moi, est dans le choix de cette bague qu'elle offre à des inconnus, provocation, malice, jeu d'appel, "Regarde-moi" - "Aime-moi"-

"Vois qui je suis" allez savoir, elle offre ce code indéchiffrable, du moins quant à l'identité qu'elle entend, elle, en son entier, il a fallu l'imagination du créateur d'une bague, large bague qui se verra, qu'on ne pourra pas éviter de voir - provocation ? -, et il a fallu aussi au passage tous ceux qui ont interposé leur rêve ou leur inattention, et le temps du vendeur, de la vitrine, du magasin, la lenteur, la monotonie d'une rue, il a fallu le passage de cette indolente, son désir, son hésitation, son projet d'être, de vivre, d'aller vers demain, elle, appelons-la Thérèse Macheval, étudiante en psychologie, et pour aujourd'hui ce choix d'être *Thérèse-à-la-bague-fluorescente*, - et zut à Freud, un trait de rouge rageur sur son livre puis elle redevient douce et inattentive -, celle qui tout à l'heure descendra l'allée du parc *Montsouris* croisant nœuds de cravates, pulls à col roulé, enroulé, écharpes mauves, grises, bleues parce que le froid pinçant, pardessus bon chic bon genre bleu marine, une tenue de jogging acrylique, une serviette portée d'un air très digne par un mal rasé, des oiseaux, un jardinier, un chauffeur de car, une enfant triste, et tous ce matin - sauf les oiseaux - dans la salle de bains, devant le miroir, à préparer leur image, à six heures, sept heures, huit heures, *place d'Italie*, *rue Mouffetard*, *rue Capitaine Marchal*, puis chacun sa valise, son cartable, son sac, pendant, traînant, serré sec, chacun parti dans les rues, tout ce soin précis déambulant jusqu'à ce soir avec ou sans eau de Cologne ambrée *Mont Saint-Michel* - j'aurais beaucoup à en dire de celle-là mais passons le temps presse -, crèmes, mousses, douceur de la salle de bains et des rites, pyjama roulé en boule quand pyjama il y a, et puis la brosse à dents très vite parce que le moins agréable, l'eau qui coule, savon glissant, préparer la serviette éponge, friction, petits sauts sur place pour réveiller les muscles, tonique sur la peau, lait pour le corps, déodorant, talc, parfum, démaquillants, crèmes hydratantes, fond de teint, se poudrer, ombrer les yeux

de mauve, bleu, rosé, s'habiller, les bijoux, et l'heure pile, six heures cinquante, la dernière touche de rouge à lèvres, foulard, manteau, clé sur la porte, et les voilà donc dans les rues ces crèmes et mousses, avant-rasage, après-rasage, ces effluves de tendresse qui dégringolent vers le lac, les canards, le parc à jeux des enfants désert à cette heure, cabanes en rondins de far West, le restaurant rétro fermé, colonnades absurdes, le banc à gauche, puis l'île du lac, tout ce temps dans la salle de bains, maintenant raides, guindés ou décontractés prenant l'air, le vent et même une rafale de pluie, en se disant qu'il faut tenir droit toute la journée et demain aussi, parés de neuf, de vieux, de léger, de chaud et pourquoi pas d'une invraisemblable bague, courant au rendez-vous avec la certitude qu'il y sera, monsieur, madame, ou le bonheur ou le malheur ou rien, puis repartir pour un tour, parlant, s'asseyant, courant, ou bien arrêtés regardant le colvert plonger le bec dans l'eau, tous sortis de leur boîte à polichinelle après avoir mis au point et minutieusement contrôlé le système de la journée, ce système de soins, d'habits, d'accessoires qui ne sont destinés finalement ni à l'autre ni à soi, comme mes boîtes jamais ouvertes sur leur étagère, gardant jalousement leurs fleurs secrètes à l'intérieur. A tout hasard... Pour le jour où on les aimera..

C'est tout, c'est peu, ce n'est rien.

Juste en ouvrant le tiroir de mon secrétaire.

Regards sur le chemin Kanak⁵

Esquisses pour un rocher



Nouméa, 2011/13

Écrire c'est cheminer

11/12/11 – PARTIE AVEC SOUS LE BRAS

Partie avec, sous le bras, les *Haïkus du chemin kanak* de Nicolas Kurtovitch, afin de les lire sur... le chemin kanak, j'allais de mon pas vif habituel.

C'est le silence qui m'a arrêtée.

⁵ Le "chemin kanak" est, au Centre Tjibaou de Nouméa, une promenade à travers cinq jardins qui racontent les cinq actes de la vie de Téâ Kanaké, héros culturel kanak, le premier né de tous les hommes. Ces cinq étapes sont : l'origine des êtres - La terre nourricière - La terre des ancêtres - Le pays des esprits - La renaissance. Chaque étape est illustrée par des plantes et des arbres.

Et quand je me suis arrêtée, dans l'espace de ce silence, il y a eu la brève modulation d'un oiseau, non pas un chant ni un cri, juste quelque chose comme un « bip-bip » qui vous dirait « Je suis là ». Ou « Je suis là, arrête-toi donc un peu, écoute et regarde. »

Sur le champ je me suis assise.

J'étais entrée chez eux, nous avons fait connaissance, les oiseaux ont repris leur conversation interrompue.

1^{ère} étape, 1^{er} banc, à l'ombre, face à l'eau de la naissance, et au « rocher des Origines ».

Je ne l'avais jamais vu. Si, si, j'avais bien vu qu'il y avait un rocher, mais je ne l'avais pas vu, lui. Aujourd'hui il est là, devant moi, avec sa carrure large d'où surgit une tête encapuchonnée – je pense à la façon dont les jeunes Kanak s'enveloppent le visage, fantômes des rues et des salles de cours, et lui aussi, le rocher, a quelque chose d'un fantôme – une tête penchée vers l'avant. Aujourd'hui, oui, je vois ce mouvement protecteur vers le monde, vers l'eau, vers moi.

Et je vois sa masse aussi. Comme une porte qu'il faudrait franchir.

J'ai déballé mon petit matériel anti moustiques tout en m'étonnant d'un désir soudain de les préserver, préserver leur ronde à l'intérieur d'un ensemble où ils ont leur place comme moi. Me disant même que je suis dans la vie des moustiques comme dans celle des oiseaux.

Le temps est ici lui aussi. Dans les moisissures du rocher, dans l'écoulement de l'eau et de sa mini cascade. Non je ne dirais pas son « chant »... Rien de plus menaçant peut-être que le déversement régulier de l'eau.

Les moisissures du rocher. J'ai pensé en arrivant : « il y en aura d'autres, davantage, demain, dans dix ans, dans des siècles », et j'imagine avec le sourire un gestionnaire qui

ferait brosser le rocher, un petit lifting de beauté pour un ravalement bien propre. Non. A préserver elle aussi, la moisissure.

Naissance et passage du temps. A bien y regarder, le rocher tutélaire, larges ailes des épaules, pourrait être également un aigle fondant sur sa proie.

Alors, enfin, j'ouvre les *Haïkus du chemin kanak*, j'en suis les lignes comme le chemin, le sien, celui d'un autre, et le mien pourtant. Première étape, deuxième étape, troisième étape... A la quatrième je lis ceci :

Quelques pas m'ont suffi
Sous les branches
L'écho de ma naissance

Jamais seul
Eux me suivent
Me précèdent les absents

Je sais lire le Rocher
Oiseau aux ailes déployées
La mort traversée.

13/06/12 – REGARDS SUR UN ROCHER ABSENT

À la recherche du silence sur le chemin kanak, escortée par le mince filet des voix d'oiseaux, je me pose – dépose ? – comme la dernière fois, sur le premier banc face au rocher dont le mythe veut que la lune y ait un jour déposé, elle, sa dent d'où naîtront les premiers vivants.

Premier banc, première halte du chemin d'histoire. Les *Haïkus du chemin kanak* enfouis dans mon sac.

Le rocher émerge de « l'océan des origines ». Aujourd'hui c'est sa face plein soleil que je regarde, brune, rousse, sillonnée de quelques veines bleuâtres ou mauves, et qui me semble solidement plantée dans l'eau, comme si c'était terre infinie, immobile, sous elle.

À la lisière de l'eau et de la roche, une mosaïque de feuilles mortes déchiquetées en morceaux, fait une collerette d'automne.

À la regarder ainsi cette fois, c'est un visage qui m'apparaît. Regard aveugle. Ou regard tourné vers l'en dedans où le mien ne peut pénétrer. Concentré de tous les regards possibles.

À venir.

Une abeille enfouit sa fourrure au creux d'un papyrus. Une libellule mauve suspend un instant son moteur au-dessus d'eux.

30/09/12 – LA VOIX DE L'EAU



Étrangement le rocher m'arrête chaque fois que je viens flâner innocemment sur le chemin kanak – le dimanche généralement, ce jour « absent », ou plutôt ce jour où chacun semble comme absenté de lui-même, du moins de celui dont il joue habituellement le rôle, et passe devant vous avec discrétion comme s'il vous chuchotait « tu ne m'as pas vu, je ne suis pas là ».

Innocemment, oui, comme si j'avais prétendu – était-ce vrai ? Étais-je dupe de moi-même ? – ne faire que passer, le dépasser donc, continuer mon chemin, panier garni (cahier, livres, ordinateur, thermos et pique-nique) sous le bras.

Mais passe-t-on en sifflotant devant ce rocher ? J'en doute.

Comme s'il me barrait la route, innocemment lui aussi, me dérivant vers la tentation du banc à l'ombre d'où le contempler lui et ses complices : le chant de l'eau qui a forci avec l'approche de l'été – et cependant encore la lumière dorée de quelques feuilles d'automne qui volètent un peu partout – et les oiseaux qui redoublent leur chant à mon passage dans une sorte de joyeuse exagération d'existence. *Vas-tu enfin nous remarquer ?*

Ou comme si me frappait soudain cette évidence : je ne l'avais pas encore vu. Ou pas vu celui d'aujourd'hui ? Ou pas vu celui qui est toujours d'aujourd'hui et toujours autre ?

Le chant de l'eau. Comment avais-je pu l'oublier, cette eau qui baigne les pieds du géant ? Ou plutôt leur intimité. Le lien qui les unit, comme si elle était son vrai socle, son lieu d'origine.

Celui qui me fait face à présent, épaules arrondies, masse presque sculptée, lissée, modelée (par quelque eau ?), je découvre soudain qu'il n'est pas seul. Protecteur, arrogant, voire hostile, de toute façon distant dans sa hautaine présence.

Est-ce parce que l'eau a élevé sa voix que je remarque le tremblement d'ombres dont elle vient titiller, exciter la base du rocher ? Est-ce parce que les bouquets de roseaux où se glissent des plis de soleil, semblent exploser, éclaboussant de leur ronde dorée la masse dégarnie de la pierre, ces plaques de moisissure qui la font chauve par endroits, que je les vois elle et lui ? Elle l'industrielle, l'inlassable, avançant avec sa force insistante, têtue, inventant, façonnant, frayant son chemin. Lui en travers. Posé, inamovible. Tranquille. Comme s'il la regardait faire avec indulgence.

Le soleil d'été.

Une toile d'araignée

Brille entre les roseaux.

14/04/13 – 2^{ème} ÉTAPE, 2^{ème} BANC



Cette fois j'ai pressé le pas devant la statue de Téa Kanaké et les sortilèges du rocher-Sphinx qui m'arrête à

chaque passage. J'ai délaissé les bébés nénuphars qui percent l'eau sous la voûte protectrice d'un bonnet d'Évêque⁶.

M'arrêtant seulement devant le réseau de racines d'un faux manguier, étroitement enlacées à ras de terre, et fascinée par cette émergence du monde de l'obscur qui semble s'emparer de la peau de la terre, notre peau, dans une étreinte amoureuse.

Un peu plus loin, le chemin s'incurve sur la gauche et descend lentement vers le creux d'une vallée fertile.

Étrangement, ici c'est le sol qui semble chercher les profondeurs. Et dans la chaleur de cette fin d'été, l'herbe touffue, ardente, de la « terre nourricière », 2^{ème} étape de *Téa Kanaké* qui « demande aux esprits ce qu'il doit savoir pour vivre sur cette terre : les magies des pierres et des herbes, le travail des champs, la connaissance des plantes. »

Le chant de l'eau passé sous terre arrondit le ventre de celle-ci : bananeraies, ignames, tarodières irriguées, et comme si elles avaient poussé elles aussi, les cases de bois, d'acier, de verre – quatre sous mes yeux et une petite cinquième à ma gauche au-dessus d'un bananier –, étranges squelettes d'acier qui sont cependant des berceaux.

Ou des œufs dont la coque viendrait de se briser, laissant à ciel ouvert la vie dont elle est porteuse ?

12/05/13 – UN CHEMIN EMPRUNTÉ

Curieusement, la langue nous fait « emprunter » les chemins. Est-ce à dire que ce qui nous vient – advient ? – par eux, n'est que le prêt d'un instant ? De quoi rappeler aux lois du temps l' impatient qui *s'élançe vers*. Le chemin est cheminement pas à pas. Ce que dit aussi la sagesse des « étapes » du chemin kanak.

⁶ *Barringtonia asiatica* – À Hienghene, ses feuilles posées sur le corps des nouveau nés les protègent contre les effets de la pleine lune.

L'impatiente, c'était moi, me dit le chemin, me dit l'obstacle du rocher. Sans doute n'avais-je pas appris ce qu'il fallait de la première étape, tentée par la journée qui inclinait à passer, glisser vite, frôler le monde – plaisir du soleil reparu après une longue absence, pétitement joyeux du tressage de l'ombre et de la lumière entre les feuillages –, insouciance et volonté d'avancer enfin vers les autres étapes.

Mais le rocher me barre la route.

Me barrera toujours la route.

Le chemin débouche sur cette forme massive, brutale, la prend de face. L'avais-je seulement remarqué jusqu'ici ? Je m'étais contentée de la contourner, de changer d'angle pour l'observer, banc à gauche, banc à droite.

Soudain me frappe cette masse striée, comme lavée et rouillée par le temps. Je devrais dire que je suis face à un massif montagneux. J'en devine les reliefs, l'hydrographie, les arêtes brutales ou estompées.

C'est un jour de silence. Le rocher est de plomb.

Je l'emporte avec moi pour cheminer.



Le Kaléidoscope⁷

à mon père
Cachan, 1980

Rien sur la page blanche, il avait bien vu. Rien. Il avait beau se frotter les yeux depuis un moment, la page blanche restait blanche.

Or Achille avait écrit, il en était sûr.

Pour cet instant il avait durant des années, affûté ses crayons, empilé des cahiers vierges au fond de ses tiroirs sous des collections de buvards et des liasses de documents, notes, fragments, essais fiévreux, brouillons illisibles, souvent abandonnés en cours de route, ou manuscrits oubliés, d'une certaine façon reniés. Pour cet instant il avait lu, rêvé, imaginé. Et même modifié bien des fois l'arrangement du bureau car il faut qu'une pièce, n'est-ce pas, convienne à ce que l'on veut écrire, les biographies d'écrivains dont il était friand le lui avaient appris. Pour le moins il faut une bizarrerie, une idée fixe, et de ce côté-là il était pourvu, ce qui ne fait certes pas l'écrivain, se disait-il, car il était honnête avec lui-même, mais au moins pouvait être un indice qu'il faisait partie des élus. Parfois il lui était arrivé dans l'enthousiasme du moment, persuadé que l'idée, la phrase, venait, allait venir, il lui était arrivé de remplir la cafetière en prévision d'une longue nuit - Balzac n'a-t-il pas écrit un roman en une nuit ? - Aujourd'hui, enfin, il avait senti à quelque particulière et mystérieuse limpidité du jour, que le temps était arrivé, qu'il tenait l'œuvre, mûre, prête, presque achevée, il n'y avait plus qu'à la poser,

⁷ Nouvelle parue dans *L'Ingénu* - 4^e trimestre 1982

pensait-il, sur le papier. Aujourd'hui, oui, l'œuvre pour laquelle il se sentait fait verrait le jour, car il comptait pour rien toutes les tentatives précédentes.

Et il s'était lancé.

Or la page blanche restait désespérément blanche.

Néanmoins - le lecteur me permettra de faire ici une parenthèse -, Achille n'avait-il pas tort de croire qu'il n'avait rien fait jusqu'ici ? Pour ma part je suggérerais qu'il avait accompli une sorte d'œuvre en retardant si longtemps un tel moment comme pour en jouir davantage, en amoureux anxieux de ne pas épuiser trop tôt les plaisirs de l'attente. Ce faisant il avait varié à l'infini son approche de l'écriture, par respect pour elle sans doute, par pudeur exigeante et raffinée qui ne voulait rien brusquer, volonté de perfection autant que conduite magique destinée à susciter les conditions favorables tout en redoutant que, maîtresse capricieuse, elle continue de se refuser à un aussi minutieux dispositif. Pouvait-on l'aimer mieux que lui qui avait progressé lentement, méthodiquement, avec la hantise d'oublier le détail essentiel ?

C'est ainsi qu'il avait exploré tous les possibles d'un *être-écrivain* avant d'emprunter la voie unique et royale par laquelle il choisirait d'avancer, persuadé qu'une relation étroite unissait cette voie et le résultat escompté. Écrire devait être un acte total dont faisaient partie l'épaisseur de la plume, celle de la feuille, mais également l'orientation du bureau, la clarté de la pièce autant que l'humeur du moment.

Et il avait passé quinze années à mettre en place ce dispositif. Quinze années de bonheur et d'angoisse.

Tout commençait quand il devait acheter. Il passait des heures dans les librairies, lieux qu'il affectionnait particulièrement, leur odeur tiède de couveuse - pas n'importe quelle librairie, il savait les choisir : à l'ancienne, un peu

poussiéreuses et obscures -, et ce bruissement propre qui semblait venir de très loin, comme monté des livres les plus vieux dans le doux murmure de feuilles caressées que seuls les vrais amateurs connaissent.

Puis il y avait les papeteries. Elles aussi il fallait savoir les choisir. Les meilleures étaient étroites et longues, avec des fournitures empilées en désordre, un vrai bazar de papiers, crayons, stylomines et stylos où il fallait fouiner longuement pour trouver son bonheur. Mais quel était le meilleur outil, le vrai prolongement de la main ? A vrai dire il avait tâté de tout. Les feutres ? Trop gros. S'ils ont l'avantage de courir sur le papier, ils risquent de vous entraîner dans une griserie dangereuse. Les stylomines également étaient classés par lui dans cette catégorie. A l'inverse la machine à écrire vous arrête, elle oblige à méditer, à retourner longuement la phrase dans sa tête avant de lui donner une forme, et puis elle est sans ratures. Il avait horreur des ratures et préférait tout réécrire à partir du point de départ, d'un seul mouvement, d'un élan dont il devait découvrir, je fais une autre parenthèse, qu'il était au centre de sa vocation d'écrivain. Cependant il avait éliminé la machine à écrire également, sans doute, et cela il ne l'avait compris qu'assez tard - n'est-ce pas mieux ainsi, se disait-il ? -, parce qu'il avait besoin d'une étroite intimité avec la feuille. La machine à écrire - plus tard l'ordinateur car il s'y mit aussi, "il faut être de son temps même avec ses bizarreries" déclarait Achille -, ne pouvait, ne devait être que l'instrument de la mise au propre, de la perfection, et d'ailleurs il reprenait avec un soin maniaque et douloureux l'ensemble de la page à la moindre faute de frappe. Disons tout de suite au lecteur curieux que ce qu'il éliminait ainsi, il ne cessait pas pour autant d'en acheter. Les feutres certes ne convenaient pas mais leurs épaisseurs différentes et colorées donnaient au bureau une petite note de gaieté qui ne lui déplaisait pas, argument décoratif non négligeable et qui

se doublait d'un autre : il fallait conserver les étapes de la progression, négatifs stimulants, souvenirs d'un chemin jalonné d'essais et d'erreurs, car c'est un monde lourd de temps que celui de la création. Il voulait que le moment où il se mettrait à écrire, à écrire *vraiment*, contienne toute cette antériorité, comme un fleuve grossi d'alluvions. Et il ne comprenait pas ces écrivains qui d'emblée trouvaient leur voie, qui écrivaient comme on respire, sans même se demander quel outil est le plus adéquat. Quant à lui, il aurait voulu parcourir tout ce qui existait dans le monde de l'écriture, l'inventorier de façon exhaustive avant de se décider.

Oui, c'était une forme d'amour que cette connaissance complète. On comprendra que je puisse parler d'œuvre...

Evidemment il avait essayé les stylos. Mais lesquels ? Il aimait les avoir bien en main, aussi les voulait-il gros, un peu rustiques, avec une préférence pour ceux qu'on recharge dans l'encrier, alimentation matricielle de la réflexion, le stylo était un organisme vivant qu'il fallait nourrir et il le regardait boire goulûment le liquide que sa rêverie profonde imaginait épais et dense. Aussi préférait-il l'encre noire et avait en horreur ceux que l'on fait maintenant, rechargeables avec des cartouches en plastique, petits corps étrangers qui dérobent l'encre au regard.

Finalement, il s'était mis depuis peu au porte-plume, et le plaisir qu'il en avait éprouvé la première fois lui avait assez indiqué qu'il était au terme de sa recherche. On pouvait passer des heures à choisir une plume de l'exacte finesse voulue. Et la seule, l'unique, l'élue, on pouvait passer des heures à l'essayer, voire faire varier le degré de finesse en fonction du texte à écrire, on pouvait méditer entre chaque phrase en tendant la main vers l'encrier, l'encrier parlons-en d'ailleurs, de cette forme ventrue, là, devant vous, obscure de tous les possibles qu'elle contient, déjà riche de tout ce que l'on va dire.

Oui, c'était le bon outil. Il correspondait surtout à ce besoin qu'il ressentait de trouver avec la page l'exact degré d'intimité et de résistance qui lui semblait symboliser l'essentiel de l'écriture. J'en profite pour signaler à l'innocent lecteur qu'Achille avait découvert dans cette quête apparemment absurde, le contenu même de son œuvre. La plume, en effet, luttait avec le papier, s'agrippait à lui, mais savait aussi le caresser. Puis, c'était un objet qui parlait à tous les sens, il le sentait rond et lisse entre le pouce et l'index, il le voyait se balancer, effilé corps d'oiseau à son extrémité et c'était pour le regard et le rêve une forme dynamique qui privilégiait l'élan. Toujours lui. Il l'entendait, dans une bonne odeur d'encre, lui dire la présence du papier, son grain plus ou moins fort, ses refus, bref il pouvait suivre à travers eux la naissance de l'écriture. Enfin la plume créait des lettres comme des objets, de véritables dessins qui pouvaient accompagner son humeur ou son émotion de pleins ou de déliés, s'empâter avec ses hésitations, s'arrondir avec son allégresse ou sa légèreté, et les mots restaient un moment humides, en relief, monuments sur lesquels il avait le loisir de s'arrêter.

Sans doute cette découverte capitale eût-elle pu hâter toutes les autres, le révélant à lui-même et à ce qu'il devait créer et qu'il avait pressenti dans d'étranges émotions antérieures qu'aujourd'hui, vieil écrivain pas encore né, il pouvait ranger dans la catégorie de celles qui avaient été décisives pour sa vocation. Par exemple celle qui le saisissait lorsqu'enfant il tapait frénétiquement sur la vieille *Remington* de ses parents et alors que, ignorant encore le sens des mots et d'ailleurs les mots eux-mêmes, il pensait n'avoir à produire que ces petits objets noirs qu'il voyait surgir sur la page, créant un rythme qui dès ce temps lui parut toucher à l'essence même de la vie.

Ou lors de la découverte d'une imprimerie au musée *Plantin* d'Anvers, lieu matriciel et feutré où tout semblait s'épaissir dans une sorte de silence originel, où des machines à la bibliothèque se tissait le fil continu d'une tendresse ininterrompue. Oui, les ressemblances s'étaient accumulées, il aimait les bibliothèques, les livres, les librairies, les abécédaires, tous les alphabets en caractères d'imprimerie que l'on trouve dans le commerce, et même les photocopieuses devant lesquelles il restait rêveur et admiratif. Ainsi il avait su peu à peu qu'il aimait les textes comme des êtres, fasciné par le mystère de leur naissance dont il voulait vivre l'intimité inquiète au moment où se déchirerait la page blanche.

La page blanche.

Dernière étape de sa progression. Celle qui avait le plus retardé sa maturation. Car il avait emprunté la ruse de bien des détours avant de se rendre à une évidence que n'importe quel observateur aurait pu déduire de ses premiers choix : il ne pouvait écrire que sur une page blanche. Totalement vierge. Ni lignes, ni quadrillage large ni serré ni rouge ni noir. Certes les lignes apprivoisaient le regard et appelaient l'écriture sur la page qu'elles avaient déflorée, préparant la matrice. Aussi avait-il d'abord collectionné des cahiers (de toutes les épaisseurs, de toutes les formes, de toutes les couleurs - avec une préférence pour les cartonnés noirs à l'ancienne -) quadrillés finement. D'ailleurs n'étaient-ils pas déjà, d'une certaine façon, des livres achevés, clos et mûrs, sur lesquels on pouvait passer la main en rêvant ? Mais justement, voilà qui eût été trop simple. Il voulait que rien ne lui soit épargné des angoisses, des paralysies, bref du martyre de l'écrivain.

Oui, il fallait décider d'engendrer dans le vide. Décider d'ajouter, d'alourdir, de donner la vie.

Et la mort. La page blanche, début et fin de tout, il aurait pu le deviner. Mais l'aurait-il dû ? N'avait-il pas à faire, pour chaque objet, chaque choix, un même trajet, comme ces adolescents qui essaient leur personnalité dans les vêtements, les attitudes, les goûts, les fréquentations, les expressions... ? Il avait beaucoup lu, trop sans doute on en conviendra, de biographies d'écrivains ou visité leurs maisons pieusement conservées en musées, et en était arrivé à se persuader qu'il existe une affinité entre la tonalité de l'œuvre et cette simple table de bois brut ou ce bureau Louis XVI. Le choix en était rendu difficile entre l'écriture du matin à l'aube, fenêtre ouverte sur la plaine, ou celle du soir dans une bibliothèque à bonne odeur de cire et devant un feu craquant, l'été ou l'hiver, les jours de pluie ou de soleil, sous la tonnelle du jardin ou derrière la vitre de la véranda ou encore vautré dans l'herbe d'un pré. Il avait d'ailleurs tout essayé. Et il avait été le bohème qui écrit sur des tickets de bus, le distrait qui les perd et les retrouve, semant sa progéniture narcissique avec une apparente indifférence. Il avait, au début, écrit sur des papiers journaux, des livres, des lettres, cherchant un dialogue parfois avec d'autres écritures ou s'élançant à partir d'elles, multipliant les brouillons, les ébauches fiévreuses, tant et si bien que son bureau avait fini par ressembler à un étrange laboratoire où s'accumulaient, sans autre ordre que celui de leur arrivée, les fournitures, les piles de livres en équilibre instable entre lesquelles il fallait se frayer un chemin pour rejoindre le bureau jonché de feuilles sans suite qu'une négligence soigneusement entretenue faisait semblant d'abandonner au hasard.

Mais c'était un temps révolu. Il n'était pas ce genre d'écrivain. Certes une partie de lui-même rêvait d'une vie d'écriture dans la ferveur de l'inspiration foisonnante et désordonnée, d'être cet homme capable d'écrire au milieu du bruit et à n'importe quelle heure, au café ou à la maison,

entre deux soirées de débauche, l'ivresse des conversations, la multitude des amis, des enfants et des chats. C'est à cette époque également qu'il s'était abandonné à la flânerie et la paresse, comptant avec le temps pour que mûrisse l'œuvre... Mais un autre en lui réclamait une discipline, un endroit clos et solitaire, une vie de célibataire dévoué à sa tâche sacrée, soumise à un ordre rigoureux dont le modèle était bien sûr la règle monastique. Finalement c'est à cet ordre qu'il avait donné la préférence. Au vide. A la table rase. L'œuvre devait surgir de rien, dans une pièce nue. Et sur le bureau juste une feuille blanche, appel de sirène engageant et terrible.

Il avait dit non à la vie. Il avait enclos son désir dans une île hors du monde.

Et aujourd'hui enfin il avait écrit.

Mais la feuille blanche restait désespérément blanche. Il reprit la plume et il l'entendait gratter le papier tandis que tout lui venait avec une merveilleuse facilité, sans hésitations ni ratures, dans un élan continu. Bon, il fallait continuer, peut-être l'écriture apparaîtrait-elle au terme de l'œuvre...

Soudain il revit le kaléidoscope qui enchantait ses heures d'enfant malade lorsqu'il guettait, dans le désir et l'angoisse, le retour d'une figure qui l'avait ébloui. Il ne l'avait qu'entrevue, le plus léger tremblement de la main suffit, en déplaçant les cristaux de couleur, à créer une autre forme aussi fragile et éphémère. Il attendait, espérait, mais jamais ne revenait celle pour laquelle son âme d'enfant s'était éprise d'un amour démesuré, et il tournait et retournait le kaléidoscope. Sans doute fallait-il faire de même avec l'écriture. Mais comment savoir s'il n'écrivait pas toujours la même phrase ? Un autre que lui pourrait-il la lire ? Est-ce que cette courbe musicale, long fleuve doux qui l'entraînait, ne lui échappait pas continuellement ? Ce qu'il avait à dire était-il devant ou derrière lui ? L'avait-il déjà

dit, mal dit ou omis ? Si la figure aimée était déjà parue, alors il avait peu de chance de la retrouver, il ne pouvait qu'en moduler à l'infini les variations, tourner autour, faire une longue phrase, longue périphrase finalement, et qui contenait sans doute, mais il ne le saurait pas, le long, lent et laborieux désir d'écrire qui avait couvé l'œuvre. Tout au fond du kaléidoscope, le désordre des cristaux contient l'infinité des configurations possibles. Lui sans doute ne verrait jamais qu'une feuille blanche.

Mais il se dit que c'était sans importance.

Et il continua.